

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SIGNIFICATIONS
DE LA RÉCUPÉRATION DE NOURRITURE
POUR LES ACTRICES ET ACTEURS DU MARCHÉ JEAN-TALON:
UNE RECHERCHE EXPLORATOIRE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR GENEVIÈVE BREAU

DÉCEMBRE 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mercis à...

Anne Quénart, ma directrice, pour son enthousiasme énergisant, ses conseils rassurants et sa confiance sans limite;

Mes amies et amis, pour les encouragements et le support, en particulier à Chloé, Patricia, Erika et Amina;

Ishaan « boule de poil » qui aura grandi avec une maman à l'Université et qui m'aura accompagnée dans mes premières expériences de récupération de nourriture;

Aux glaneuses et glaneurs du marché Jean-Talon pour m'avoir laissé partager une des facettes de leur intimité;

Mon père, Martial, qui n'aura pas eu la chance de voir le fruit de mes efforts mais qui aura su m'insuffler le goût des études et du dépassement, et à ma mère Johanne;

Le présent mémoire a été rédigé conformément au Guide de féminisation de l'UQAM afin de considérer au même titre les femmes et les hommes et de rappeler que le genre des uns n'emporte pas sur celui des autres.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
REVUE DE LITTÉRATURE	4
1.1 Perspectives historiques de la récupération alimentaire	4
1.2 Recension des traces de la récupération alimentaire	5
1.2.1 La récupération alimentaire relatée dans les médias francophones	6
1.2.2 La récupération alimentaire relatée sur le web francophone	9
1.2.3 La récupération alimentaire dans les publications thématiques.....	12
CHAPITRE II	
PROBLÉMATIQUE ET ORIENTATIONS THÉORIQUES	20
2.1 Objectifs de recherche	20
2.2 Orientations théoriques.....	23
2.2.1 Une incursion dans la sociologie de l'engagement.....	23
2.2.2 Une incursion dans la sociologie de la déviance	25
2.3 Pistes et hypothèses	27
2.4 Définition des notions.....	29
CHAPITRE III	
ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES.....	34
3.1 Description du lieu d'observation.....	34
3.2 La collecte de données.....	36
3.2.1 Les observations	37
3.2.2 Les entretiens	42
3.3 Les difficultés reliées à la collecte des données	45
3.4 Postures épistémologiques.....	48
3.4.1 Les représentations sociales.....	48
3.4.2 L'individualisme méthodologique.....	49

CHAPITRE IV	
ANALYSE DES RÉSULTATS	52
4.1 L'expérience des glaneuses et glaneurs précaires: une question de survie.....	53
4.1.1 Un vécu de pauvreté et de manque	54
4.1.2 Un vécu de débrouille.....	56
4.1.3 Un vécu de honte et de secret	60
4.1.4 Un vécu stigmatisant.....	63
4.1.5 En conclusion	67
4.2 L'expérience des glaneuses et glaneurs aventuriers: un engagement désengagé	69
4.2.1 Un vécu marqué par des choix de consommation	69
4.2.2 Un vécu de «chasseur de ressources»	71
4.2.3 Une maîtrise sur son propre vécu	73
4.2.4 En conclusion	74
4.3 Des réalités partagées	76
CONCLUSION	79
ANNEXE I	
GLANEUSE AU MARCHÉ JEAN-TALON.....	84
ANNEXE II	
QUESTIONNAIRE UTILISÉ EN OCTOBRE 2008 DANS LE CADRE D'ENTRETIENS EXPLORATOIRES.....	85
ANNEXE III	
LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE DU MARCHÉ JEAN-TALON	86
ANNEXE IV	
PLAN DU LIEU D'OBSERVATION.....	87
ANNEXE V	
QUESTIONNAIRE UTILISÉ LORS DES ENTRETIENS DE MAI 2010	88
ANNEXE VI	
TABLEAU SYNTHÈSE RÉCAPITULATIF DES RÉPONDANTES ET RÉPONDANTS.....	89
BIBLIOGRAPHIE	90

RÉSUMÉ

Ce mémoire propose, dans le cadre d'un travail exploratoire sur la récupération de nourriture, une analyse qualitative des significations auxquelles se rattache l'action des glaneurs du marché Jean-Talon, un marché public situé dans le secteur centre-nord de la ville de Montréal.

Afin de documenter la pratique de la récupération alimentaire, un phénomène social méconnu sur le plan sociologique et perçu plutôt négativement, des observations et des entretiens ont été réalisés auprès de commerçantes et de commerçants ainsi qu'auprès de glaneuses et glaneurs à l'automne 2009 et au printemps 2010. Nous avons mené notre travail avec l'objectif de comprendre comment celles et ceux qui récupèrent de la nourriture perçoivent leur pratique, la décrivent et l'expliquent. Questionnés sur le *quand*, les glaneuses et glaneurs ont été invités à décrire la fréquence de leurs activités de récupération, l'heure à laquelle elles et ils récupèrent, ainsi que l'ancienneté de leur pratique. Les répondantes et répondants ont également été invités à décrire le *comment*, c'est-à-dire à parler des aliments qu'elles et ils récupèrent, du transport de leurs denrées jusqu'à leur maison ainsi que de l'utilisation qu'elles et ils font de leurs denrées. Le *qui* a également été abordé afin de déterminer si les glaneuses et glaneurs récupèrent seuls ou en groupe et pour identifier les destinataires de leurs denrées. Enfin, le *pourquoi* a été abordé afin d'explorer les motivations des glaneuses et glaneurs, le parcours qui les a amenés à récupérer de la nourriture au marché Jean-Talon ainsi que les autres stratégies qu'elles et ils déploient pour obtenir des denrées alimentaires.

L'analyse des témoignages des répondantes et répondants permet de distinguer deux grandes catégories de glaneuses et glaneurs pour qui l'expérience prend forme de manière très différente: celles et ceux aux prises avec une situation précaire et celles et ceux qui ne le sont pas. Chez la première catégorie, la récupération alimentaire figure au rang des stratégies de débrouille déployées pour assurer un approvisionnement alimentaire. Elle s'accompagne alors de l'expérience de la déqualification où s'entremêlent un vécu de pauvreté, le secret ainsi que les sentiments de honte et d'échec. À l'opposé, chez la seconde catégorie de glaneuses et glaneurs, l'expérience se rattache à un désir d'engagement et contribue à renforcer des sentiments d'accomplissement et de fierté.

Le cadre d'analyse privilégié permet de poser le phénomène à la frontière de la sociologie de la déviance et de la sociologie de l'engagement. Il porte une attention particulière aux significations liées au contexte historique et social dans lequel s'inscrivent l'action de récupération ainsi que les aliments qui sont récupérés.

MOTS-CLÉS : récupération, déchets, rejets alimentaires, glaneurs, débrouille, honte, survie, déviance, engagement.

INTRODUCTION

Prendre une courgette et un casseau de fraises au milieu de denrées qui s'entassent dans un site de rejets alimentaires avec l'objectif de les manger, voilà un exemple de ce qu'est la récupération de nourriture. Cette pratique est généralement rapportée dans les médias comme étant celle de groupes désirant dénoncer et contester les logiques marchandes qui caractérisent nos sociétés actuelles. D'inspiration plutôt radicale, ces collectifs revendiquent, pour la plupart, une appartenance aux mouvements Food Not Bomb et/ou Freegan. Leurs membres, pour qui cette action constitue l'une des facettes d'un engagement politique au quotidien, véhiculent leurs revendications et doctrines idéologiques par l'intermédiaire de la distribution de tracts, par l'édition de sites Internet ou encore par la prise de parole dans l'espace public.

Parallèlement à cette situation médiatisée qui met de l'avant de jeunes adultes en réaction à la société de consommation, la récupération alimentaire reste une pratique plus ou moins singulière qui n'est ni chiffrée ni décrite, et ce, tant au Canada qu'au Québec. Bien qu'une étude ait été réalisée en France récemment (Olivier, Nicolaï, Riffaut, 2009), aucune donnée scientifique de nature qualitative ou quantitative n'est disponible sur le phénomène tel qu'il existe et prend forme en sol québécois. La récupération de nourriture constitue donc une réalité pouvant être observée, mais elle demeure largement méconnue et sous-documentée. Après avoir nous-mêmes fait l'expérience de la récupération de nourriture, nous désirions contribuer à la documentation du phénomène en y consacrant un travail de recherche exploratoire. Cette initiative s'annonçait des plus pertinentes sur le plan social et scientifique de par son caractère innovateur. Nous ne voulions pas faire de notre démarche une réflexion supplémentaire dans l'océan des récriminations qui condamnent déjà le (gas)pillage des ressources naturelles, les standards de consommation ainsi que les normes socio-sanitaires de l'industrie agro-alimentaire. Au contraire, nous souhaitons faire de ce travail de recherche une opportunité de s'intéresser au vécu de celles et ceux qui se nourrissent et nourrissent les leurs avec les invendus et invendables de cette industrie. En donnant ainsi la parole aux

glaneuses et glaneurs, nous désirions documenter l'expérience de personnes qui s'adonnent à une forme d'approvisionnement alimentaire inhabituelle et inusitée.

Ce mémoire se compose de cinq chapitres. Le premier chapitre aura pour but de situer le phénomène de la récupération de nourriture dans le contexte québécois. Nous poserons d'abord le phénomène dans un cadre historique, puis présenterons une synthèse de l'exercice de recension des écrits que nous avons mené. Ce travail s'est buté à une difficulté de taille puisque très peu de données scientifiques existent sur la question de la récupération alimentaire. Nous assistons néanmoins à une médiatisation accrue du phénomène depuis les dernières années, ce qui lui donne l'occasion d'une certaine visibilité par l'intermédiaire de blogues et de vidéos.

Dans le second chapitre, nous expliquerons, dans un premier temps, nos objectifs de recherche ainsi que la démarche qui nous a conduites à nous intéresser à ces questions. Dans un deuxième temps, nous présenterons les orientations théoriques de cette recherche exploratoire que nous désirons inscrire à la frontière de la sociologie de l'engagement et de la sociologie de la déviance. Puis, dans un troisième temps, nous poserons deux hypothèses à partir de pistes de recherche que nous avons circonscrites suite à des entretiens exploratoires réalisés à l'automne 2008 ainsi qu'à partir des tendances et des conclusions qui se dégagent de la recension des écrits que nous avons effectuée. Enfin, nous définirons les principaux concepts autour de la récupération alimentaire.

Le troisième chapitre sera consacré aux divers aspects méthodologiques de notre recherche, notamment ceux concernant le lieu d'observation et les techniques de recueil des données. Une synthèse des observations réalisées ainsi que le profil des répondantes et répondants interrogés seront également présentés. Nous conclurons en proposant une réflexion sur les différentes difficultés que nous avons rencontrées au cours de notre collecte de données.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre présentera une analyse des discours des répondantes et répondants. Leurs propos seront analysés en lien avec la littérature scientifique sur les questions de la déviance et de l'engagement. Ce chapitre se divisera en trois parties portant, tour à tour, sur l'expérience des glaneuses et glaneurs dits précaires, sur celle des

glaneuses et glaneurs dits aventuriers ainsi que sur leurs expériences communes. Les notions de pauvreté, de précarité, de débrouille, de honte, de culpabilité, de malpropreté, de déqualification et de stigmatisation seront notamment abordées, mais aussi de choix de consommation Cette réflexion nous permettra de distinguer clairement le vécu des différents types de glaneuses et glaneurs.

CHAPITRE I

REVUE DE LITTÉRATURE

Ce premier chapitre a pour objectif de situer la récupération de nourriture au Québec en présentant le phénomène et ce que l'on en sait. La première partie retracera, de manière concise, le contexte d'apparition de la récupération alimentaire ainsi que son évolution d'un cadre rural vers un cadre urbain. La seconde partie présentera une revue de presse du phénomène y compris des productions médiatiques qui y ont été consacrées, puis nous ferons la synthèse des échos de la récupération alimentaire que nous retrouvons sur le web ainsi que celle des publications scientifiques disponibles.

1.1 Perspectives historiques de la récupération alimentaire

Récupérer de la nourriture laissée-pour-compte n'est pas une idée nouvelle. Les premiers écrits relatant cette pratique désignée sous le vocable de *glanage* datent du Moyen Âge et se rapportent aux épis dans les champs ayant échappés à l'attention des moissonneurs. Une ordonnance en sol français les a rendus libre d'accès dès 1550 aux enfants, aux personnes infirmes, âgées ou inaptes au travail. Ce décret royal a eu pour effet de concéder un certain droit d'usage sur la production agricole nationale aux individus dits « nécessiteux ».

Mis à part cet édit, nous n'avons pas retracé d'allusions historiques relatives au glanage. L'absence de données sur le phénomène au cours des derniers siècles suggère que le recours à cette pratique s'est raréfié sous le coup des vagues d'urbanisation qui ont accompagné le développement de la société industrielle. Nous pouvons également supposer que le glanage n'a su susciter d'intérêt particulier ou n'a pas été la cible d'enjeux qui auraient justifié son inscription dans des annales historiques.

Témoins silencieux d'une évolution et d'une transformation du glanage, les glaneuses et glaneurs ruraux partagent aujourd'hui leur titre avec les glaneuses et glaneurs urbains, à l'heure où les premiers récoltent les légumes oubliés dans les champs et les seconds

s'approprient les invendus de l'industrie agro-alimentaire. Précisons toutefois que la glaneuse ou le glaneur contemporain ne glane pas au sens littéraire du terme; elle ou il récupère de la nourriture en retranchant des denrées de sites d'entreposage des déchets alimentaires. Généralement toléré par les policiers et policières ainsi que par les propriétaires si elle ou il se fait propre et discret, la glaneuse ou le glaneur moderne fait « les poubelles » ou « les fins de marché » des fruiteries, fromageries, boulangeries-pâtisseries, supermarchés, grossistes et/ou restaurants à la recherche d'aliments toujours propres à la consommation. Il est donc peu dire que la glaneuse ou le glaneur moderne trouve son compte entre le moment où les commerçantes et commerçants mettent fin à la vente de leurs marchandises et celui où les éboueuses et éboueurs chargés d'évacuer les déchets font leur travail.

Bref, le phénomène de récupération alimentaire, en raison de sa perméabilité aux époques et aux frontières, arbore depuis quelques décennies de nouvelles formes, se reproduit sur de nouveaux terrains, introduit de nouveaux actrices et acteurs, et implique de nouvelles finalités.

1.2 Recension des traces de la récupération alimentaire

Dans cette section, nous présenterons les résultats de recherches effectuées à l'aide des mots-clés « récupération alimentaire », « récupération de nourriture », « glanage » ainsi que leurs déclinaisons et traductions dans différents moteurs de recherche et bases de données. Ces démarches ont permis de recenser des articles dans la presse québécoise et européenne en langue française, des reportages télévisés et radiophoniques ainsi que des blogues, des forums de discussion et des sites Internet dans lesquels une description ou une analyse de la récupération alimentaire est mise de l'avant. Abordant directement ou indirectement le phénomène, quelques publications scientifiques sous la forme d'articles et de dossiers ont également été produites. Dans les prochains paragraphes, nous souhaitons présenter la recension de ces écrits afin de mettre en contexte la médiatisation de certains aspects du phénomène ainsi que les grandes tendances qui se dégagent des travaux.

1.2.1 La récupération alimentaire relatée dans les médias francophones

À l'annonce de la tenue d'un sommet national sur la récupération de nourriture à Washington en septembre 1997, une enquête menée en 1995 par le département américain de l'Agriculture révélait que plus du quart des denrées produites et affectées à la consommation alimentaire américaine sont perdues (Le Soleil, juillet 1997). Les deux tiers de ces pertes seraient constituées de fruits frais, de légumes, de lait, de céréales et d'édulcorants. Or, selon le secrétaire à l'Agriculture de l'époque, Dan Glickman, la récupération de seulement 10% de cette nourriture gâchée aurait permis de subvenir aux besoins quotidiens de plus de 8 millions de personnes et aurait permis aux États-Unis d'économiser annuellement 50 millions de dollars en coût de traitement des déchets. Plus récemment, Isabelle Paré (Le Devoir, juillet 2009) rapportait que 96 millions de tonnes d'aliments non périmés, soit plus du quart de la production alimentaire américaine, finissent dans les dépotoirs, alors qu'elles auraient pu nourrir 42 millions de personnes.

En 2004, une étude de l'anthropologue américain Timothy Jones (La Presse, janvier 2007) rapportait que ces chiffres devraient être revus à la hausse, car ce serait plutôt entre 40% à 50% de la nourriture produite qui resterait in-mangée. Bien qu'il précise qu'aucun chiffre n'est disponible sur le gaspillage au pays (La Presse, janvier 2007), Timothy Jones évalue que le gaspillage serait sensiblement du même ordre de grandeur au Canada, une affirmation qui n'est pas démentie par les grands de l'alimentation représentés par le Conseil canadien des distributeurs en alimentation (CCDA). Les porte-parole de Moisson Montréal, la plus grande banque alimentaire du pays, estiment, pour leur part, qu'il se jetterait près de 110 milliards de livres de nourriture annuellement en Amérique du Nord, dont deux milliards au Québec (Voir, janvier 2003).

De telles statistiques poussent les représentants de l'Association Québécoise des Banques Alimentaires et des Moissons (AQBAM) à affirmer non seulement que ces chiffres sont catastrophiques, mais que l'on pourrait récupérer plus et mieux (La Presse, janvier 2007). Jouissant de plusieurs ententes et partenariats avec des fournisseurs, grossistes, manufacturiers et producteurs agricoles, les banques alimentaires reçoivent et entreposent des dons alimentaires et des surplus périssables ou non périssables qui approvisionneront des organismes chargés de leur distribution. Pour la directrice de Moisson Montréal de l'époque,

Johanne Théroux, c'est la méconnaissance du rôle du réseau de l'aide alimentaire ainsi que les considérations et appréhensions liées aux normes d'hygiène et de salubrité des aliments qui expliqueraient le faible ratio de produits récupérés. Jeter s'imposerait comme l'option la plus simple et la moins contraignante.

Alors qu'Annie Morin (Le Soleil, octobre 2008) qualifie la situation de « plaie pour nos sociétés occidentales », que Stéphanie Bérubé (Le Soleil, décembre 2008) la dépeint comme le résultat d'une mauvaise gestion et de la hausse des activités de transformation des aliments, Cécile Gladel (La Presse, janvier 2007) déplore pour sa part que des kilos de nourriture soient quotidiennement jetés avant même d'avoir pris le chemin des épiceries pour des considérations esthétiques. Les journalistes dressent le portrait de quelques organisations dont les membres, comme d'autres vont à l'épicerie, font la tournée des poubelles pour s'approvisionner en denrées alimentaires, et de Québécoises et Québécois qui, outrés devant le gaspillage alimentaire, se nourrissent de ce qu'elles et ils dénichent dans les poubelles des restaurants et épiceries, y trouvant « de quoi se régaler ». Annie Morin (Le Soleil, décembre 2008) a d'ailleurs accompagné de « jeunes écologistes convaincus » lors d'une tournée de récupération alimentaire pour qui plonger dans les ordures est, au même titre que de se promener à vélo ou de s'habiller dans une friperie, un choix politique pour protester et pour dénoncer la société de surconsommation. Les témoignages recueillis et issus de ces initiatives de récupération clament haut et fort que la plupart des denrées jetées sont toujours consommables.

Isabelle Paré (Le Devoir, juillet 2009) attire notre attention sur les mouvements activistes qui surfent actuellement sur la vague du mouvement vert, parmi lesquels on retrouve le *freeganisme*. Ce mot-valise composé de la contraction de *free* (gratuit) et de *vegan* (végétarien) désigne des personnes qui s'affairent à « récupérer ce que recrache la ville, ce monstre de consommation générateur de déchets, pour limiter le gaspillage. ». Très actifs aux États-Unis, et particulièrement à New-York, ces adeptes anticonsuméristes dénoncent le gaspillage de tonnes de nourriture en récupérant des biens non consommés. Cette activité leur permet de sensibiliser les consommatrices et consommateurs qui se retrouvent bombardés de messages publicitaires les incitant à toujours acheter plus et plus gros. À New-York, les *freegans* tiennent des « trash tours », c'est-à-dire des tournées de reconnaissance des

meilleures poubelles et des sites de dépôt du quartier susceptibles de contenir de la nourriture. Certains conteneurs sont même identifiés par des autocollants affichant les mots *Edible Excess* (surplus comestibles) créés par les artistes et designers Adam Bobbette et Geraldine Juarez. Inspirés du ruban de Moëbius, le symbole du recyclage, ces autocollants sont destinés à aider les glaneuses et glaneurs dans leur quête tout en attirant l'attention du public sur leur existence, ainsi que sur l'abondance et la facilité d'accès aux surplus alimentaires.

Des reportages audio et vidéo ont également été réalisés et diffusés sur les ondes de médias québécois sur le thème de la récupération alimentaire. Celui de Louis Belzile (Radio-Canada, octobre 2008), diffusé à la première chaîne de Radio-Canada, permet de suivre un groupe de cinq étudiantes et étudiants membres du comité environnemental de l'Association Étudiante du Secteur des Sciences (AESS) de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Ces personnes, qui sont présentées comme des jeunes provenant de familles plutôt à l'aise financièrement, recueillent de la nourriture dans les containers à déchets pour la redistribuer à la population étudiante. Elles et ils se qualifient de militantes et militants en faveur de l'écologie et de l'économie durable. Le reportage de Madeleine Roy (Radio-Canada, mars 2006) pour l'émission d'affaires publiques *Enjeux* présente le portrait d'une jeune femme de 24 ans qui, à en compagnie de ses colocataires de la « Coop Généreux », un projet d'hébergement autogéré aux allures d'une commune, fait son épicerie dans les poubelles des magasins d'alimentation du quartier. L'objectif premier poursuivi est de dénoncer le gaspillage éhonté des aliments en Amérique du Nord, ce qui permet à ces jeunes, au passage, de réaliser des économies considérables en réduisant significativement leur facture d'épicerie. Enfin, dans le cadre de l'émission *Macadam Tribu*, Jacques Bertrand (Radio-Canada, octobre 2007) a présenté une entrevue réalisée avec Geneviève Olivier-d'Avignon, une jeune écologiste, afin de dresser le portrait des déchetariennes et déchetariens, un mot-valise composé de « déchets » et de « rien » qui est utilisé pour désigner des personnes qui s'adonnent à la récupération alimentaire par principes, afin de décrier le gaspillage systématique de la nourriture.

De l'autre côté de l'océan, les journalistes Stéphane Mandard et Rafaële Rivaïs (décembre 2009, *Le Monde*) expliquent qu'avec la crise, de plus en plus de Françaises et Français se voient contraints de faire les poubelles des grandes surfaces ou de ratisser les fins

de marchés afin de grappiller quelques restes. Marc Thibodeau (*La Presse*, 23 février 2009), témoin d'altercations au marché de Barbès où des « femmes désespérées se disputent les prises du jour, parfois sous le regard de leurs enfants », dresse les mêmes constats. Selon les marchandes et marchands qu'il rencontre dans ce marché situé dans le 18^e arrondissement de Paris, les personnes qui glanent se compteraient par dizaines et derrière chacune d'entre elle se cacherait une histoire de misère. Enfin, le documentaire *Les glaneurs et la glaneuse*, réalisé en 2000 par Agnès Varda, nous présente des personnes qui pratiquent le glanage en milieu rural par amour, par nécessité ou par tradition.

Avec 200\$ en poche, le jeune cinéaste américain Jeremy Seifert a réalisé *Dive!*, un film qui livre une critique cinglante du gaspillage alimentaire orchestré dans les sociétés occidentales. Présenté dans plus d'une douzaine de festivals depuis 2009, le film a récolté quelques prix et a fait des vagues en raison de son caractère provocateur et dérangeant. Jeremy Seifert, dans un monologue soutenu, nous présente ses aventures en tant que glaneur ainsi que ses réflexions à titre de citoyen tout en partageant l'écran avec ses amis, sa femme et ses enfants avec lesquels il récupère, élabore des menus, cuisine et mange des aliments tirés des conteneurs à ordures. Le cinéaste s'indigne devant l'attitude désinvolte des industries de la transformation et de la distribution alimentaires qui, bien qu'elles participent largement à ce gaspillage éhonté des ressources naturelles, n'endossent aucune responsabilité dans la recherche de solutions. Ébranlé par le paradoxe qui découle de la mauvaise gestion des ressources alimentaires à l'heure où sévit une crise alimentaire nationale et mondiale, Jeremy Seifert se questionne sur la nature d'une société qui fabrique autant de déchets. Citant l'anthropologue Timothy Jones, il conclut que c'est le genre de société qui dévalue la terre et ses produits, et que c'est à notre propre détriment que nous prorrogeons ce processus.

1.2.2 La récupération alimentaire relatée sur le web francophone

En plus d'être sujettes à des reportages journalistiques, les initiatives liées à la récupération alimentaire ont également des échos sur le web. On retrouve plus d'une dizaine de blogues tenus par des glaneuses et glaneurs qui racontent leurs expériences et aventures de récupération de nourriture. Ces personnes dénoncent, pour la plupart, que de la nourriture toujours comestible se retrouve dans les poubelles :

[...] Parfois, la nuit, on entre dans la benne à ordures afin d'y récupérer la nourriture jetée... Dit comme ça, on peut se dire, beurk, mais c'est écœurant...écœurant, oui, certes, mais pas pour les raisons que vous pensez peut-être.... Il s'avère que oui, c'est écœurant de voir le nombre de nourriture jetée qui est encore largement mangeable, en général la date de péremption est le jour même, donc plus vendable en magasin, mais largement comestible encore...¹

Généralement, les blogueuses et blogueurs accompagnent leurs propos de photographies, ce qui leur permet d'expliquer ce qu'elles et ils font, mais aussi d'étayer la richesse de leurs récoltes. Plusieurs en profitent pour donner des trucs à celles et ceux qui aimeraient tenter l'expérience et proposent même de partager les adresses de leurs meilleurs lieux de récolte :

Si vous êtes à Montréal et que vous voulez récupérer de la nourriture, je peux vous fournir des cartes des endroits riches en denrées récupérables. Il vous suffit de me contacter pour me les demander².

Sur une note moins joviale, certains blogueuses et blogueurs rapportent des expériences ou anecdotes moins positives, dont l'arrestation de personnes ayant été surprises en flagrant délit de « vol de nourriture » dans un container alors qu'elles se posaient contre la surconsommation :

Comme à notre habitude, nous récupérons de la nourriture dans les containers à poubelles du supermarché inter de Quissac [...]. Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu' en sortant du local, nous nous retrouvons encerclés par quatre gendarmes, dont un tout excité, qui nous braque avec son arme, en nous ordonnant de nous coucher à terre. [...] Ils nous fouillent, nous lisent nos droits, appellent une autre équipe, car ils n'ont pas assez de place dans leurs véhicules pour nous embarquer. Ils font une perquisition, du camion, avec lequel on est venu. [...]³.

1 <http://heartsless-witch.over-blog.com/article-4838119-6.html>

2 <http://www.leyan.org/R%C3%A9cup%C3%A9ration>

3 <http://bellacio.org/fr/spip.php?article83132>

<http://voleursdepoubelles.eklablog.com/>

http://environnement.ca.msn.com/vie-en-vert/article.aspx?cp-documentid=23567856&_p=13a9e408-afc7-42a5-862d-77828d591e11#uc2Lst13a9e408-afc7-42a5-862d-77828d591e11

<http://juralibertaire.over-blog.com/article-29460661.html>

D'autres, au contraire, ont vécu des expériences davantage positives et voient la récupération comme une expédition au cours de laquelle la glaneuse ou le glaneur part à la recherche de « trésors » inusités:

De plus, l'activité de chercher et de trouver ces ressources peut être, croyez-le ou non, très agréable (cela dépend du contexte, bien entendu). Un peu comme la cueillette, il s'agit de partir à la recherche des "fruits" de la production humaine, laissés inutilisés. On y trouve des objets hétéroclites, des choses que l'on ne pourrait imaginer (brique de fromage, équipement électronique, vélo fonctionnel)⁴.

Dans ces cas, les glaneuses et glaneurs partagent trucs et astuces afin d'encourager d'autres personnes à s'initier à l'expérience de la récupération alimentaire et à l'intégrer dans leur mode de vie:

C'est simple: il suffit d'un gros sac à dos, peut-être aussi de sacs de plastiques. Il faut tout d'abord repérer les endroits susceptibles de contenir des surplus de nourriture ou de matériaux, puis trouver le meilleur moment pour y aller. S'y rendre en groupe est une très bonne idée, en cas de rencontre avec des gens incompréhensifs. Le mot d'ordre: oser5 !

Certains encarts se retrouvent sur des blogues tenus par des gens qui ont été témoins de la pratique et qui désirent partager leurs impressions. Dans la plupart des cas, la démarche vise à dénoncer la misère humaine et la pauvreté qui ont été observées chez personnes contraintes de « faire les poubelles » pour manger :

Vendredi dernier, marché Richard Lenoir, Paris 11e, [...] je fus confrontée à la pauvreté des hommes. Confrontée à un gâchis de nourriture! Face des personnes âgées obligées de faire les poubelles (pension de retraite trop ridicule)! Face à des jeunes gens, non pas idéologie de recyclage, de récupération de nourriture gaspillée, mais plus par désœuvrage, obligés de glaner les fruits légèrement gelés, les tomates et courgettes vaguement abîmées, etc.⁶

4 <http://www.leyan.org/R%C3%A9cup%C3%A9ration>

5 *Ibid*

6 <http://guilimaux.over-blog.com/article-march-43103399-comments.html>

Ce ne sont plus les clochards d'antan, mais nous voyons arriver une nouvelle population: rmistes, mères célibataires, travailleurs pauvres, personnes en invalidité, retraités... [...] Mais je demeure « catastrophée » par ce reportage, où l'on voit des personnes comme vous et moi, jeunes ou moins jeunes, propres, correctement habillés, qui chaque jour guettent l'arrivée des « poubelles », pour un « pillage » silencieux, organisé [...] ⁷

D'autres sites abordent la récupération informelle des déchets dans une perspective plus globale. Elle est présentée comme une activité consistant à « trier et extraire manuellement des matériaux recyclables ou réutilisables depuis des déchets mélangés, dans les décharges légales et illégales, aux dépôts et sur les piles de déchets, dans les poubelles, aux points de transfert ou dans les camions de transport⁸ ». La récupération des déchets alimentaires, puisqu'elle se destine à une réutilisation immédiate⁹, se distingue de la récupération avec revente orchestrée dans l'économie informelle de plusieurs pays du Sud.

Enfin, par l'intermédiaire de leurs sites Internet, les mouvements Food not Bombs¹⁰ et Freegan¹¹ font la promotion des idéologies anarchistes et révolutionnaires dont ils se font porteurs et qui accompagnent tant les activités de collecte, de transformation que de redistribution de nourriture.

1.2.3 La récupération alimentaire dans les publications thématiques

En sciences sociales, quelques publications abordant directement ou non le phénomène de la récupération alimentaire ont été produites et seront présentées dans les paragraphes suivants. La plupart ont été réalisées suite à des observations menées en France, aux États-Unis et en Australie; une seule traite du phénomène au Québec.

Entre 2003 et 2004, la socio-anthropologue Christine César, a étudié les comportements alimentaires des Françaises et Français vivant sous le seuil de la pauvreté pour le compte de l'Institut de veille sanitaire français (César, 2008). L'auteure a rencontré une dizaine de

7 <http://www.guilimaux.com/article-march-43103399-comments.html>

8 www.simplement-durable.com/recuperation_informelle_des_dechets.php

9 www.fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Jakarta_slumlife42.JPG

10 www.foodnotbombs.net/fr-index.htm#pourquoi

11 www.freegan.fr/lieu_de_travail.php

familles qui ont accepté de partager leur vécu et de dévoiler les astuces qu'elles mettent de l'avant pour se nourrir. L'une des répondantes raconte que l'une des premières réactions d'une personne qui se retrouve avec peu de moyens est de réduire le nombre de fruits et de légumes consommés. Qualifiant le tout de « mauvais réflexe », cette répondante propose plutôt de ruser et de s'organiser en identifiant les lieux où les fruits et légumes sont plus abordables. Parmi les stratégies qui sont privilégiées par les familles ayant participé à l'étude, l'aide alimentaire ne semble pas aller de soi en raison de la relation de pouvoir dont elle est porteuse et qui positionne la personne qui en bénéficie en tant qu'assistée. L'auteure ajoute qu'il arrive également que les denrées offertes dans les comptoirs de dépannage alimentaire ne soient pas en bon état, ce qui contribuerait à alimenter l'impression de dépréciation vécue par la personne bénéficiaire puisqu'« un don alimentaire dégradé dégrade celui qui l'accepte ». La récupération lors des fins de marché est identifiée comme une stratégie à laquelle certaines personnes ont recours, ce qui pourrait s'expliquer, selon Christine César, par une volonté de se débrouiller soi-même arrimée à un désir d'autonomie et d'indépendance. Pour une seconde répondante qui, elle, passe des nuits à faire des compotes et des conserves de légumes, la récupération constitue « un vrai boulot » qui lui donne accès à « l'abondance » même en situation de pauvreté.

Dans une autre publication produite pour l'Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé (INPES), Christine César (2009) décrit la récupération alimentaire comme une stratégie de subsistance extrême empruntée par des populations précarisées afin d'accéder à certains produits, dont les fruits et légumes frais. Pour l'auteure qui y voit un signe incontestable de la précarisation d'une frange de la société, il y a lieu d'interroger à la fois la circulation de marchandises qui échappent à l'économie classique, la gestion des usages de l'espace public et la régulation des pratiques marginales. Elle dépeint la personne qui glane comme « un chasseur de ressources », c'est-à-dire comme un « aventurier urbain » qui tente d'optimiser toutes les ressources de son environnement et de son milieu de vie. En plus de « troubler le voisinage ou le passant ordinaire » par son rapport engagé avec la saleté et l'immondice, l'auteure estime que la présence de la personne qui glane préoccupe également la sphère des politiques, car son action renvoie à une perturbation de l'ordre public, et questionne les traditions d'assistance des pauvres par l'État.

Publié dans le bulletin de liaison trimestriel du Centre de Recherche et d'Informations Nutritionnelles (CERIN) destiné aux professionnels et bénévoles impliqués dans la prise en charge et l'aide aux populations démunies, le dossier *Le glanage, entre nécessité et tradition* résume les conclusions de neuf étudiantes et étudiants de l'Institut Régional de Travail Social de Besançon qui sont allés à la rencontre des « glaneurs modernes » des marchés de Besançon pendant trois semaines. Leurs observations, entretiens et recherches les ont conduits à décrire la récupération alimentaire comme un jeu subtil de relations dans lequel commerçante et commerçant, glaneuse et glaneur, et éboueuse et éboueur prennent place. Des règles informelles régissent leurs interactions alors que les uns cherchent à écouler leurs étalages tout en tentant de servir le plus longtemps possible des clients, les autres convoitent les invendus et invendables, et d'autres encore poursuivent l'ambition de nettoyer rapidement les lieux. Malgré la diversité des rôles de chacun de ces actrices et acteurs, les étudiantes et étudiants rapportent que la tolérance, le respect et la connivence semblent généralement au rendez-vous. Décrite comme un mode de consommation parallèle ancrée dans des traditions familiales d'inspiration ancestrale, la récupération est une activité qui nécessite des compétences : elle exige un savoir-faire quant à la façon de trier les denrées, ainsi que d'un savoir-vivre qui réfère à la pratique du don et du contre-don prenant forme lorsque la personne qui glane tient compagnie à celle qui vend et l'aide à ranger son stand. Enfin, les étudiantes et étudiants relèvent l'existence de deux profils de glaneurs : les « miséreux » et les « radins ». Toutes et tous, malgré leur posture différente, veulent se procurer des aliments sans en payer le coût. Certaines et certains le font sans gêne alors que d'autres récupèrent de façon précipitée afin de quitter le plus rapidement possible le site de glanage et ainsi échapper aux regards. Les étudiantes et étudiants concluent leur analyse en proposant que bien qu'elle ou il ne se positionne pas comme acheteur, la glaneuse ou le glaneur est reconnu en raison de son rôle dans les marchés.

Dans un texte publié dans la Revue *Possible*, le doctorant en sociologie Marco Sylvestro (2007) rattache la récupération alimentaire à l'action de collectifs dont les positions idéologiques sont radicales et se revendiquent de la mouvance anarchique autonomiste. À la différence des cuisines collectives membres du Regroupement des Cuisines Collectives du Québec (RCCQ), dont les objectifs sont de briser la solitude des participantes et participants,

de renforcer leurs liens avec la communauté et de faire de l'éducation populaire, ces groupes de récupération alimentaire qui s'identifient au courant *Food not Bombs* œuvrent avec des idéaux plus larges. Pour leurs membres, les activités de récupération, de transformation collective des aliments et le don de repas revêtent un caractère politique visant à combattre la malnutrition, la destruction de l'environnement, les inégalités économiques ainsi que l'isolement, et ce, tout en favorisant l'entraide et l'esprit de communauté. Marco Sylvestro inventorie notamment les activités du People's Potato (Université Concordia), du Collectif de minuit (Université Laval), du Comité gratuit (CEGEP du Vieux Montréal) ainsi que du Comité Université Libre (Université de Sherbrooke) qui, en offrant de la nourriture végétarienne, considèrent que manger sainement est un droit humain fondamental non garanti en raison de l'emprise du système capitaliste sur le marché agro-alimentaire. Bien que la récupération alimentaire puisse s'apparenter à des pratiques de survie, elle devient, aux yeux de ces jeunes, un acte politique émancipateur. En se positionnant contre l'autoritarisme et en se dissociant de la société de consommation, elles et ils cherchent à construire une « société souhaitée ici et maintenant » dans des lieux exempts des relations de pouvoir usuelles. L'auteur conclut que la récupération alimentaire n'est pas une fin en soi, mais une façon pratique permettant de s'affranchir de l'industrie agroalimentaire, du monde du travail et du mode de vie individualiste où « tout passe par l'achat et la consommation rapide ».

Dans leur étude sur la prévalence de la récupération de nourriture comme mode d'approvisionnement dans deux communautés urbaines à faible revenu du Minneapolis, les nutritionnistes Nicole Eikenberry et Chery Smith (2005) rapportent qu'environ un cinquième des personnes avec un accès limité aux marchés d'alimentation interrogées disent recourir à la récupération pour se procurer des denrées alimentaires. Elles et ils préfèrent les aliments qui sont dans leur emballage initial ainsi que ceux séparés des autres types de déchets. Les aliments que ces répondantes et répondants prisent sont généralement les beignes, les pizzas et les pains qui proviennent des commerces de restauration rapide, et délaissent les fruits et légumes disponibles en raison de leur état meurtri, abîmé et peu appétissant. La majorité déclare s'approvisionner dans les poubelles et les conteneurs uniquement si elles et ils ont faim et ne peuvent obtenir de la nourriture autrement, notamment par l'intermédiaire d'une ou d'un proche ou encore via un programme d'aide alimentaire. La plupart de ces personnes

déplorent d'ailleurs que les ressources communautaires d'aide alimentaire offertes ne soient pas adaptées à leurs besoins à savoir que les heures d'ouverture sont trop restrictives et ne correspondent pas aux moments où elles et ils ont faim, les points de service sont éloignés ce qui exige de longs et pénibles déplacements, et les règles de fonctionnement sont trop jugées trop sévères et donc trop contraignantes.

Aux antipodes du Québec, les géographes Ferne Edwards et David Mercer (2007) ont mené une étude exploratoire auprès de trente Australiennes et Australiens membres du mouvement Freegan et ont analysé leurs discours autour du concept de création d'identités alternatives s'ancrant dans un contexte socio-spatial particulier. Les personnes interrogées sont jeunes, possèdent un niveau d'éducation post-secondaire, proviennent de milieux aisés et investissent beaucoup de leur temps dans des activités militantes et activistes. Les auteurs distinguent les « dumpsters divers », des jeunes qui récupèrent pour eux-mêmes dans l'objectif d'une consommation personnelle ou à petite échelle, des « Food Not Bombs participants », qui récupèrent afin de cuisiner et de distribuer de la nourriture dans la rue. Animés de croyances idéologiques fortes qui colorent leurs comportements et habitudes, toutes et tous considèrent que la manière dont elles et ils se procurent leur nourriture doit respecter des considérations éthiques, environnementales et humaines. Dans la mouvance du mouvement punk « do-it-yourself », ces jeunes, à travers leur consommation de nourriture récupérée, cherchent à se définir comme des « autres » qui travaillent vers l'atteinte d'une meilleure justice sociale et environnementale. Elles et ils rejettent, contestent et contournent les normes véhiculées par le courant dominant occidental concernant l'hygiène et l'utilisation de l'espace public au profit du « downshifting », un concept utilisé par Clive Hamilton et Elizabeth Mail (2003) pour désigner le choix de vivre à un rythme de consommation reposant sur un échelon inférieur. Ferne Edwards et David Mercer concluent leur propos en soulignant que ces jeunes sont davantage que des enfants qui jouent dans des containers à déchets pour le plaisir : elles et ils participent à un mouvement ayant émergé dans un contexte où la justice sociale, la liberté d'expression et l'environnement sont menacés. Manger des poubelles ne s'avère, certes, qu'une solution partielle à tous ces maux. La recherche de pratiques nouvelles et d'alternatives viables constitue cependant l'expression d'une volonté ferme de condamner les excès des sociétés occidentales.

En France, à la demande du Haut Commissaire aux Solidarités Actives contre la Pauvreté, le Centre d'Étude et de Recherche sur la Philanthropie a mené une étude afin de dresser le profil des glaneuses et glaneurs et de recenser les types de pratiques, les fondements du glanage et les trajectoires de vie des personnes qui s'y adonnent. Sous la direction de Chris Olivier, Chantal Nicolaï et Hadrien Riffaut (2008), cette enquête s'est déroulée dans des marchés situés au centre-ville et en périphéries de quartiers populaires, aisés ou mixtes, ainsi que dans des rues commerçantes des villes de Paris, Dijon et Amiens. L'étude démontre que la récupération alimentaire peut constituer un moyen efficace de se nourrir, mais que sa pratique requiert du temps et des compétences spécifiques, une situation que les auteurs décrivent comme contraignante et devant laquelle les glaneuses et glaneurs sont inégaux. Les personnes les plus âgées ainsi que les personnes les plus fragiles psychologiquement et socialement sont celles les moins à même d'y faire face. À partir des variables tranche d'âge et cycle de vie, l'étude distingue trois grandes catégories de glaneuses et glaneurs que sont les jeunes de moins de 25 ans, les personnes retraitées ainsi que les âges intermédiaires, au sein desquels la variable logement distingue les personnes résidant de la rue et de celles ayant un logement. Cette classification témoigne de la pluralité des situations et des expériences et suggère que la récupération n'a ni les mêmes sens ni les mêmes effets pour chaque personne qui y recourt. Dans la première catégorie, on retrouve notamment les « jeunes marginaux » pour qui le glanage va de soi après avoir fait le choix de la rue en tant qu'« espace de liberté et de débrouillardise dans lequel eux-mêmes se valorisent, leur estime de soi étant soutenue par les épreuves et les difficultés matérielles et sociales qu'ils y affrontent¹² ». Ces jeunes se distinguent des « jeunes au mode de vie alternatif » qui disent récupérer pour s'inscrire en faux contre le gaspillage tout en répondant à des préoccupations économiques, et ce, dans le cadre de ce qu'elles et ils conçoivent comme une période transitoire. La seconde catégorie de glaneuses et glaneurs regroupe des personnes pour qui la récupération se vit comme une exploitation des restes s'accompagnant du sentiment de honte. Enfin, dans la troisième catégorie, on retrouve les « précaires de longue date », dotés d'un logement, travaillant et/ou

12 Olivier, Nicolaï et Riffaut, 2009, p.43

bénéficiant d'allocations pour qui la persistance de difficultés socio-économiques fait de la récupération la source principale d'approvisionnement alimentaire et parfois, non alimentaire. On retrouve également les « alternatifs », qui, âgés entre 30 et 35 ans, récupèrent pour des motivations idéologiques de décroissance et pour des motivations économiques, ainsi que les « opportunistes » qui, provenant des milieux intellectuels et sans difficulté économique, ne récupèrent non pas par besoin mais plutôt par opportunité.

À l'issue de cette étude, vingt monographies individuelles de glaneuses et glaneurs vivant à Paris ont été réalisées entre juillet et novembre 2009. Elles ont alimenté une seconde publication (Olivier, Nicolaï et Riffaut, 2010) dont l'objectif était d'approfondir l'investigation et de compléter la connaissance du phénomène afin de définir les politiques à mettre en place pour répondre aux besoins de ces personnes et ainsi éviter que leur situation ne se détériore. Recrutées à partir des sites déjà explorés lors des activités d'observation menées lors de l'automne 2008 et par voie de bouche-à-oreille, les répondantes et répondants constituant le corpus de l'étude présentaient le profil suivant : 14 femmes et 7 hommes âgés de 17 à 69 ans, dont 8 sont d'origine étrangère, 4 avec des enfants, 6 avec un emploi ponctuel, 14 avec un logement, et dont la moitié ayant recours ou ayant déjà eu recours à l'aide alimentaire. Ce sont donc essentiellement des personnes retraitées, des mères de famille ainsi que des personnes étrangères qui ont été questionnées sur l'inscription du glanage dans leur trajectoire et contexte de vie, sur son articulation avec les autres dimensions de leur vie ainsi que sur son apport dans leur alimentation en relation aux autres sources d'approvisionnement. L'évolution des pratiques, les motivations et les besoins des glaneuses et glaneurs ainsi que l'influence de différentes variables, dont l'ancienneté de la pratique, la saison en cours, le contexte du glanage, ont également été étudiées. Les répondantes et répondants ont été accompagnés dans leurs activités de récupération, de la collecte jusqu'à leur domicile, ce qui a permis aux auteurs d'observer que le glanage peut soit se substituer aux autres formes d'approvisionnement, soit s'inscrire en complément à un recours régulier en aide alimentaire. Décrite comme particulièrement profitable pour celles et

ceux qui possèdent des compétences culinaires et des équipements adéquats¹³, la récupération est au centre d'une alimentation organisée et coûteuse en temps, mais qui permet tant de manger à sa faim que de manger d'une manière « plus proche de ses goûts et aspirations que si l'on ne consommait que ce que l'on peut s'acheter ». Bien que la récupération alimentaire soit a priori stigmatisante, son recours peut être, selon Chris Olivier, Chantal Nicolaï et Hadrien Riffaut (2010), le vecteur d'une forme de requalification sociale. Par l'accès à une ressource diversifiée et à des marques valorisées, elle permet de s'émanciper d'une alimentation « des pauvres ». Pour les jeunes en phase de construction de leur culture alimentaire, la récupération alimentaire favorise un apprentissage de l'alimentation et d'une meilleure consommation qui se traduit par la résistance à une surconsommation nocive tant pour l'environnement que pour soi. Pour les personnes exclues du marché de l'emploi, la récupération alimentaire permet de se sentir actif et autonome et constitue le témoignage d'une motivation à se nourrir et à prendre soin de soi soi-même. Pour les personnes plus âgées qui peuvent vivre un sentiment d'inutilité sociale, la récupération alimentaire peut être une façon de s'autoriser à vivre sans coûter. Enfin, pour les mères de familles, la récupération alimentaire aide à retrouver la satisfaction de jouer pleinement le rôle de nourricières au lieu de recourir à l'aide alimentaire.

En conclusion, les résultats de cet exercice de recension des traces du phénomène de la récupération de nourriture dans le monde des médias, du web francophone ainsi que des publications nous permet de mettre en évidence les deux principaux angles généralement empruntés pour traiter du phénomène, à savoir le besoin et l'action politique. La multiplication des études et des publications au cours des cinq dernières années témoigne d'un intérêt grandissant porté aux conditions et aux conjonctures sociales qui favorisent une telle pratique. Notre étude exploratoire s'inscrit dans cette continuité tout en voulant combler une partie du terrain laissée encore inexplorée.

¹³ Pensons notamment à la présence d'espace de rangement, de contenants ou encore d'appareils électroménagers (cuisinière, réfrigérateur, congélateur, etc.).

CHAPITRE II

PROBLÉMATIQUE ET ORIENTATIONS THÉORIQUES

Tel que nous le verrons dans ce second chapitre, ce sont des considérations personnelles et professionnelles qui ont orienté la sélection de notre sujet de recherche. Nos intérêts pour l'environnement ainsi que notre connaissance du réseau de l'aide alimentaire nous ont conduite à nous intéresser à l'imbrication de ces phénomènes. Nous présenterons nos objectifs de recherche ainsi que le cadre théorique à l'aide duquel nous souhaitons éclairer l'expérience des glaneuses et glaneurs du marché Jean-Talon. Celui-ci sera emprunté à la sociologie de l'engagement, et plus particulièrement aux formes de l'engagement citoyen axées sur la responsabilité pour autrui, un devoir partagé envers l'humanité, et la sociologie de la déviance, un champ qui s'attarde principalement à l'étude et à l'analyse in situ des groupes exclus. Puis, à partir d'observations et d'entretiens exploratoires réalisés en 2008 et 2009 ainsi que de la recension des écrits réalisée, nous poserons deux hypothèses autour du sens du glanage, hypothèses qui nous guideront lors de notre terrain. Enfin, nous conclurons ce chapitre en définissant les principaux concepts que nous souhaitons opérationnaliser.

2.1 Objectifs de recherche

Au cours des dernières années, nous avons réalisé différents mandats à titre d'agente de projet et d'agente de recherche pour le compte d'organismes communautaires à vocation environnementale ainsi que pour la Direction de l'environnement et du développement durable de la ville de Montréal dans le cadre de projets d'éducation relative à l'environnement abordant la problématique de la gestion des matières résiduelles. L'éducation relative à l'environnement est un processus par lequel l'apprenant est amené à prendre conscience de son environnement et à acquérir des connaissances sur ce dernier. Cette approche tend à favoriser le développement de compétences, d'attitudes et de motivations qui permettent à l'apprenant d'adopter des comportements découlant de préoccupations écologiques. C'est lors de ces expériences que nous nous sommes familiarisée avec la récupération alimentaire et avons nous-mêmes été initiée à cette pratique. Nous avons également travaillé dans une

association de consommateurs (ACEF du Nord de Montréal) à la mise sur pied d'un atelier abordant les thèmes du budget et de la planification en ce qui a trait à l'alimentation et sommes impliquées sur le terrain de l'aide alimentaire, là où la plupart des services offerts misent sur une réponse de premier plan qui se situe dans le fait de donner à manger. Lorsque venu le moment de sélectionner notre sujet de mémoire et de poser notre problème de recherche, nous nous sommes sentie interpellée par la récupération alimentaire, un phénomène qui met en scène le gaspillage alimentaire, l'utilisation des ressources et la question de la sécurité alimentaire.

Bien que l'histoire de l'aide alimentaire québécoise soit fort ancienne, celle des banques alimentaires n'existe que depuis une trentaine d'années. Le gouvernement québécois, devant le Haut Commissariat des Nations Unies pour les droits humains, les présentait d'ailleurs, en novembre 1998, comme un moyen de « redistribuer les ressources ». Les banques alimentaires, tout comme le nombre de comptoirs qu'elles desservent, se multiplient à une vitesse ahurissante. Les personnes fragilisées et vulnérabilisées par une situation socioéconomique précaire ont ainsi à portée de main une solution qui est ni plus ni moins l'équivalent de l'aide humanitaire administrée dans les pays du sud. En offrant une aide sous forme de sacs de nourriture, de colis de nourriture, de sacs de provisions, de paniers de provisions ou encore de dépannage alimentaire, le réseau de l'aide alimentaire offre la possibilité d'obtenir des denrées alimentaires, de régulariser et de diversifier son alimentation, et de mieux s'alimenter à moindres coûts. La dernière édition du *Répertoire des ressources alimentaires pour personnes à faible revenu du Grand Montréal* publié par le Centre de Référence du Grand Montréal (2003) recense quelques 197 organismes sur l'île de Montréal, alors que Centraide et le Comité Régional pour la sécurité alimentaire de Montréal-Centre¹⁴ évaluent qu'il existerait près de 500 points de services où il est possible de recevoir des vivres. S'approvisionner dans une telle ressource permet d'alléger le poids que représente

14 L'information a été obtenue lors d'un entretien téléphonique le 25 avril 2007 avec Jean-Marie Chapeau, alors conseiller en allocation et en analyse sociale, responsable du secteur sécurité alimentaire de Centraide du Grand Montréal.

le poste alimentation dans le budget familial, ce qui permet de pallier l'insuffisance des revenus, d'économiser et de libérer une partie de son budget pour d'autres fins.

Il serait erroné de croire que le phénomène de récupération de nourriture se réduit à une activité collective organisée. S'ajoutant aux activistes qui vont « plonger » à même les poubelles pour en ressortir « les surplus », certaines personnes admissibles aux ressources de l'aide alimentaire prennent la décision d'aller « chercher » elles-mêmes leur nourriture en s'approvisionnant à l'extérieur de ce réseau institutionnalisé, abandonnant ainsi leur statut de bénéficiaires. Contournant les aléas du marché, elles récupèrent des denrées alimentaires qui, tout comme la nourriture distribuée par le réseau de l'aide alimentaire, proviennent des rejets – ou des déchets – de l'industrie alimentaire, propres à la consommation, certes, mais que les gens ne préfèrent pas voir sur leurs tables.

Compte tenu que la pratique de récupération alimentaire puisse paraître sortie des nues pour plusieurs, notamment en raison de l'aspect répugnant et dégoûtant qu'elle est susceptible de revêtir, nous désirons documenter le vécu des glaneuses et glaneurs. Quelles significations, c'est-à-dire quels sens, celles et ceux qui ramassent de la nourriture mise aux poubelles et qui l'intègrent dans leur régime et habitudes alimentaires donnent-elles et ils à leur expérience?

Plus précisément, nous souhaitons obtenir des éléments de réponses quant aux questions suivantes :

- 1/ Quelles formes les activités de récupération de nourriture des glaneuses et glaneurs prennent-elles?
- 2/ Comment ces glaneuses et glaneurs expliquent-elles et ils leur présence sur les sites de récupération de nourriture?
- 3/ Quels impacts la récupération de nourriture a-t-elle sur la réalité des glaneuses et glaneurs ainsi que sur leurs habitudes alimentaires?
- 4/ Comment les glaneuses et glaneurs se perçoivent-elles et ils à leur pratique? Quelle vision ont-elles et elles d'eux?

Pour mieux comprendre et documenter le phénomène de la récupération alimentaire dans ses multiples facettes, nous avons choisi de réaliser une étude exploratoire sur le microcosme que représente le marché Jean-Talon, un lieu bien connu où les activités de récupération sont vives¹⁵.

2.2 Orientations théoriques

Nous souhaitons inscrire notre analyse théorique à la frontière de la sociologie de l'engagement et de la sociologie de la déviance. Le premier socle nous amène à réfléchir sur les responsabilités de l'individu en tant qu'acteur d'un projet collectif, ce qui nous permet de questionner les nouvelles formes de l'engagement citoyen axées sur la responsabilité pour autrui, un devoir partagé envers l'humanité. La seconde assise, quant à elle, nous semble tout aussi pertinente, car en plus d'être socialement méconnue et surtout appréhendée négativement par l'opinion populaire¹⁶, la récupération alimentaire dérange parce qu'elle se situe en dehors de ce qui est permis, de ce qui est acceptable.

2.2.1 Une incursion dans la sociologie de l'engagement

Dans le vaste champ de la sociologie de l'engagement, nous nous intéresserons plus particulièrement aux nouvelles modalités de mise en pratique de l'engagement dans la contemporanéité. L'engagement réfère à un vaste concept utilisé dans plusieurs contextes et dans plusieurs disciplines et s'accompagne souvent des qualificatifs « bénévole », « politique » ou encore « militant ». L'engagement bénévole¹⁷ fait référence au don de temps non-rémunéré accompagné de savoir-faire et de savoir-être entre étrangers, alors que l'engagement politique réfère à une ou des activités pouvant influencer ceux et celles qui gouvernent, et l'engagement militant à l'adhésion à certaines formes d'activisme ou d'idéologies de gauche contestataire. L'engagement peut se faire sur une base individuelle ou

15 Une photographie d'une glaneuse est présentée en annexe I.

16 L'idée de trouver de la nourriture dans les poubelles génère des inquiétudes qui relèvent de questions de salubrité et d'hygiène, généralement quant aux possibilités d'intoxication ou d'empoisonnement alimentaire.

17 Le terme bénévolat vient du latin *benevolus*, bene signifiant bonne volonté et *velle*, vouloir.

encore collective par le biais d'une association, d'un groupe d'intérêt, d'un parti politique, d'un syndicat ou encore sans structure d'attache.

Jean Ladrière et al. (2008) définissent une conduite d'engagement comme un style d'existence opposé aux attitudes de retrait, d'indifférence et de non-participation qui se caractérise par la présence d'une implication, d'une responsabilité, ainsi que d'une ouverture à l'avenir. La conduite d'engagement est donc une démarche qui se façonne dans le moment présent dans laquelle une personne se sent et se déclare concernée par une situation donnée, ce qui l'amène à prendre part à un cours d'action et à se sentir responsable de ce qui se passe.

Dans son ouvrage *La fin des militants?*, Jacques Ion (1997) propose que les jeunes s'impliquent différemment des militants qui les ont précédés; la prise de position dans l'espace public ne nécessite plus nécessairement l'adhésion à un collectif ou à une organisation politique puisque l'engagement peut se vivre individuellement. Plusieurs recherches réalisées en Europe comme en Amérique du Nord (Roudet, 2001; Becquet et Linares, 2005; Venne, 2005; Milan, 2005) démontrent que beaucoup des jeunes voient l'engagement comme une façon de se donner un avenir meilleur, à soi et aux autres, car cela s'inscrit dans un devoir citoyen (Quéniart et Jacques, 2004). Si le désir de ces jeunes de « changer le monde » est toujours présent, leur engagement témoigne cependant d'une prise de position caractérisée par un désir de changement à l'échelle individuelle d'abord, et par une responsabilité à l'égard d'autrui (Jacques, 2009).

Parmi les auteurs qui s'intéressent aux nouvelles formes que revêt l'engagement, relevons qu'Anne Marchand et al. (2005) proposent de jumeler citoyenneté et consommation responsable. La consommation responsable permettrait aux individus « de se prononcer et de façonner par ses choix des pratiques environnementales, politiques, culturelles, sociales et économiques¹⁸ ». Or, comme le souligne Steven M. Buechler (2000), ce ne sont pas les individus les plus défavorisés ou les plus aliénés qui s'impliquent activement dans un groupe, mais bien ceux qui entretiennent la conviction d'être en droit de revendiquer et d'obtenir une plus grande justice.

18 Marchand, De Conink et Walker, 2005, p.42

Les théories autour de la question de l'engagement s'avèrent très intéressantes devant les propos tenus par Agnès Varda, auteure du film *Les glaneurs et la glaneuse* qui avance de « dans une société de gâchis, il y a des gens qui vivent de ce qu'ils trouvent dans les poubelles. [...] Ils ne sont pas misérabilistes, mais simplement miséreux. Ils ont compris que devant un tel gaspillage, il faut en profiter en quelque sorte, tout en dénonçant ce que cela veut dire¹⁹. »

Le concept de l'engagement nous semble donc des plus pertinent pour appréhender le vécu des glaneuses et glaneurs, car il nous permet d'envisager la récupération de nourriture comme un acte de prise de position pour une cause, celle de la lutte contre la surconsommation alimentée par une préoccupation envers les ressources naturelles et les générations futures. Nous chercherons donc à identifier le type de glaneuses et glaneurs chez qui cette pratique peut être définie et perçue comme une forme d'engagement et à comprendre tant les raisons que les circonstances qui accompagnent cette expérience.

2.2.2 Une incursion dans la sociologie de la déviance

La sociologie de la déviance s'avère également intéressante pour approfondir le vécu et l'expérience des glaneurs et glaneuses. Nous souhaitons étayer comment leur pratique transgresse les normes qui sont partagées par la majorité et les inscrit en rupture avec le cadre normatif.

Précédée des travaux de l'école de Chicago (1920-1930) et de ceux des penseurs fonctionnalistes, la sociologie de la déviance émerge dans les années 1960 autour des écrits de quelques intellectuels inspirés de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie. Renouvelant les perspectives et le cadre théorique de la criminologie, ce groupe de chercheurs met en évidence que le crime et la délinquance ne sont pas les seuls faits sociaux sanctionnés par la société : une série de pratiques sociales, dont l'alcoolisme et les maladies mentales, entraînent des réactions similaires. Le terme « déviance » est alors

¹⁹ Varda, 2000.

utilisé pour caractériser toute forme de comportement qui transgresse les normes acceptées et définies par un groupe ou une institution dans une société et dans un temps donné.

Alors que la criminologie s'efforçait jusque-là de trouver les raisons des comportements déviants dans les caractéristiques propres aux individus ou à leurs milieux, les interactionnistes étudient l'ensemble des relations sociales qui concourent à la déviance. Plusieurs chercheurs s'intéressent au vécu de l'intérieur, une perspective qui permet de d'appréhender les conduites sociales à partir du sens qu'en donnent les personnes déviantes et de démontrer que c'est par le biais des interactions que le sens de la déviance est conféré. Herbert Blumer (1937), s'inspirant de George H. Mead (1934), pose alors trois prémisses importantes, à savoir que les humains réagissent à l'égard de l'univers social et physique qui les entoure en fonction du sens qu'ils leur donnent, que ces significations sont le produit des interactions sociales dans la société, et que ces significations se construisent et se modifient au fur et à mesure qu'une situation évolue.

En avançant que la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application par autrui de normes et de sanctions à un *transgresseur*, Howard S. Becker (1963) formule l'idée selon laquelle les groupes sociaux, en instituant des normes, créent l'occasion de leur transgression. Un comportement n'est donc pas déviant en soi; il le devient au travers du jugement social porté par autrui. L'auteur signale ainsi l'importance de la présence et du rôle que jouent les « entrepreneurs de la morale », c'est-à-dire ceux et celles qui créent les normes et les appliquent. La théorie de l'étiquetage (*labelling theory*) notamment développée par Peter L. Berger et Thomas Luckmann (1966)²⁰ et reprise par Howard S. Becker (1985) est également intéressante. Selon cette théorie, les comportements déviants sont ceux que les gens étiquettent comme tel, ce qui suggère que les représentations de la réalité sont socialement construites.

Parmi les conséquences possibles de la réaction sociale sur les expériences et trajectoires des personnes déviantes, Erving Goffman (1963) identifie celle d'être la cible d'un processus

20 Cette théorie a été résumée et décrite par H. S. Becker dans son ouvrage *Outsiders. Études de la sociologie de la déviance* (1985).

de stigmatisation. Le terme réfère à la disgrâce dont font l'objet les personnes touchées par une malformation physique, par des caractéristiques indésirables telle que la race ou la religion, ou encore par certaines «tares» individuelles comme le fait d'être alcoolique, toxicomane, chômeur ou homosexuel. Le jugement derrière le processus fragilise l'identité d'une personne, ses rapports avec autrui ainsi que ses conditions de vie, car il contribue à rendre son quotidien encore plus difficile, et dans certains cas, amplifie la tendance des personnes déviantes à adopter des comportements ou à poser des actions qui peuvent être qualifiées d'«anormales».

En somme, les théories de la déviance, qu'elles soient compréhensives ou de type causales, poursuivent toutes l'objectif d'expliquer ce qui distingue les conduites normales des conduites pathologiques. De façon générale, la transgression d'une norme apparaît pour le déviant comme une action appropriée afin d'atteindre un objectif pour lequel il convient de suspendre toute évaluation normative. Est-ce également le cas chez les glaneuses et glaneurs? Ces personnes acceptent-elles les étiquettes que leur pose la société ou tendent-elles plutôt à développer leur propre point de vue sur la normalité de leur pratique?

2.3 Pistes et hypothèses

Le type de recherche privilégiée pour la rédaction de ce mémoire est la réalisation d'une enquête qualitative dans le cadre d'une étude de cas. En raison de la faiblesse documentaire du phénomène à l'étude, nous avons réalisé à l'automne 2008 trois entretiens qualitatifs exploratoires de type semi-dirigé²¹ avec des personnes ayant déjà fait de la récupération de la nourriture recrutées à partir de notre réseau personnel. Les répondantes et répondants présentaient les caractéristiques suivantes : de jeunes adultes célibataires dotés d'une scolarité élevée (baccalauréat en cours d'étude ou complété) et gagnant un revenu annuel inférieur à 15 000\$. Cette démarche a contribué à alimenter une réflexion suite à laquelle nous avons proposé une série d'hypothèses sur les sens et significations qui peuvent être données au

21 Le guide d'entretien est présenté en annexe II.

phénomène de récupération alimentaire par les actrices et acteurs qui y sont impliqués directement ou indirectement.

Dans leur étude exploratoire sur les glaneuses et glaneurs alimentaires, Chris Olivier, Chantal Nicolaï et Hadrien Riffaut (2009) présentent une analyse qui tend à réduire la pratique à des motivations exclusivement de nature économique. Ne voulant pas restreindre la récupération au seul motif financier, nous proposons plutôt une conception selon laquelle la glaneuse ou le glaneur récupère par nécessité, par hasard et/ou par choix. Reprenant la définition de Richard T. LaPiere (1954) qui décrit la motivation comme le produit d'un ensemble de besoins, d'impulsions, de désirs conscients ou non qui poussent un individu à agir²², nous proposons, dans un premier temps, quatre pistes relatives aux significations que peut emprunter la récupération de nourriture.

La première piste nous amène à rattacher le phénomène aux questions de pauvreté, de marginalité, d'exclusion sociale et de faim. La gratuité de cette pratique et l'économie d'argent qu'elle générerait pourrait se traduire en d'importantes économies dans le poste budgétaire familial consacré à l'alimentation. Cette motivation serait donc avant tout de l'**ordre économique**. La seconde piste nous conduit vers la question de surconsommation, se rattachant aux questions générales de pauvreté et de faim. Les adeptes de la récupération de nourriture témoigneraient de leur colère devant le gaspillage d'aliments en décriant l'adéquation qui existe entre, d'une part, la surabondance et, d'autre part, le manque. Cette motivation serait donc avant tout de nature **humanitaire et solidaire**. La troisième piste interpelle directement le rapport de la société à la nature et la volonté de proposer des comportements alimentaires soutenables écologiquement. La récupération alimentaire offrirait la possibilité de contribuer à contrer le gaspillage de masse ainsi qu'à réduire des coûts environnements et sociaux exorbitants liés aux transports des aliments. Cette motivation serait donc essentiellement de l'ordre **environnemental**. Enfin, la quatrième piste propose que les participantes et participants puissent vivre un certain plaisir à effectuer de la récupération de nourriture. Cette activité, qui prendrait la forme d'un jeu ou d'une certaine

22 Rocher, 1992, p.524

quête, permettrait de faire toute sorte de «trouvailles». Cette motivation serait donc foncièrement dotée d'une **visée ludique**. Ces différents postulats nous amènent à poser une première hypothèse selon laquelle la glaneuse ou le glaneur ne récupère pas que pour vivre. La signification qu'elle ou il donne à ses actes en dépasserait le cadre pour se coupler avec la recherche de modalités de consommation cohérentes avec des valeurs et croyances.

Dans un deuxième temps, nous nous sommes attardée non pas aux significations pouvant découler de la motivation qui animent l'acte, mais bien aux significations qui touchent la nature des objets manipulés. Nous avons donné suite à cette question en axant notre réflexion sur la notion de « déchet ». Son entrée dans le dictionnaire de l'Encyclopaedia Universalis indique que le terme se dit notamment d'une personne tombée au plus bas de son humanité. Cette conception renverrait davantage au registre du mépris social, c'est-à-dire, tel que l'entend le philosophe Axel Honneth (2000), à un déni de reconnaissance accompagné des formes négatives que sont la violence, l'exclusion et l'humiliation. Le philosophe Guillaume Le Blanc (2009) signale d'ailleurs que cette émotion par laquelle on juge une personne indigne d'estime intervient lors de l'apparition d'un sentiment de perte d'une qualité humaine. Puisque l'opinion publique positionne les invendus alimentaires non pas comme ressources mais bien comme déchets, la pratique relève de l'interdit et de l'indicible parce qu'elle évoque la perte de la condition humaine. Nous supposons que cette signification s'alimente par une conception construite autour de l'idée que se nourrir avec des déchets, c'est de confirmer que l'on ne mérite pas mieux que des déchets. Articuler la notion de déchet avec la récupération de nourriture nous mène à proposer une seconde hypothèse dans laquelle l'expérience de récupération de nourriture emprunte une représentation liée à quelque chose de déshonorant, d'honteux ou encore d'humiliant, et est pressentie comme une expérience fortement négative

2.4 Définition des notions

Parmi les principaux concepts utilisés dans nos questions, cadre théorique et hypothèses, nous retrouvons les termes suivants: récupération, récupération de nourriture, pratique, et déchet.

Selon le Robert historique de la langue française, le terme récupérer est emprunté au latin *recuperare* qui signifie « rentrer en possession de (quelque chose) ». Or, dans l'usage que nous lui conférons, nous n'envisageons pas la récupération comme l'action de regagner quelque chose, de ramener à soi ou de reconquérir. Nous évacuons l'idée du préfixe *re* en terme de « mouvement vers un état antérieur », car il n'y a pas présence de perte. Notre emploi de cette notion se veut, au contraire, lié à une action de nature préventive face à ce qui pourrait être inutilisé ou non-exploité. Comme l'exprime l'économiste Gérard Bertolini, récupérer « c'est ramasser ce qui pourrait être perdu; collecter, trier, traiter sont les fonctions essentielles du récupérateur, de celui qui fait le ménage des autres²³ ». Nous entendons donc la notion de **récupération** comme l'action de recueillir pour réutiliser, c'est-à-dire de ramasser en vue de détourner quelque chose de son but. L'acte de récupération ainsi envisagé nous renvoie notamment à l'industrie de la friperie qui recueille meubles, vêtements, jouets, etc.. À titre d'exemple, 16 600 tonnes de vêtements sur le territoire de l'agglomération de Montréal ont ainsi été récupérées en 2006²⁴. Nous désirons toutefois restreindre notre étude à la récupération alimentaire qui, comme son nom l'indique, décrit une pratique qui se destine exclusivement à la récolte de denrées comestibles.

L'activité de **récupération alimentaire** désignée au Québec par le vocable de « récupération de nourriture » ou encore de « récup de bouffe », emprunte également le nom de *glanage*, de *dumpster diving* ou encore de *food diving* selon les régions du monde où elle se tient. Le glanage, ou le fait de glaner, désigne l'action de se déplacer dans les champs pour recueillir les fruits et légumes restés sur le sol après la moisson. D'abord exclusivement agricole²⁵, comme nous l'avons expliqué au premier chapitre, la récupération alimentaire évolue et s'adjoint, tout en conservant son objectif direct de consommation, dans un contexte contemporain urbain, l'activité de fouille. Le terme « dive », qui fait référence à l'action de plonger tête première dans les conteneurs, les « trash bins », est souvent utilisé pour la décrire. Ce plongeon, dans la réalité, s'avère, somme toute, loin d'être indispensable et il

23 Bertolini, 1984, p.11

24 Ville de Montréal, 2008.

25 Le peintre français Jean-François Millet illustre déjà le glanage en 1857.

serait donc plus juste d'employer le terme « picking » dans le sens de cueillette que « diving ».

La récupération alimentaire telle que nous l'entendons sera désignée sous le nom de récupération de nourriture. Le phénomène est caractérisé par les paramètres suivants : de manière générale, la nourriture prélevée lors d'une tournée n'est pas constituée de restants mais bien de produits entiers, donc non entamés, mais quelque peu défraîchis; les principaux lieux de cueillette sont les poubelles – ou les lieux de rejets – des marchés d'alimentation, celles des grossistes ou celles des marchés publics; les denrées récupérées sont, pour la plupart, des fruits et légumes, mais également des produits périmés ou dont l'emballage est défectueux (boîtes de conserves et boîtes de toutes sortes), ainsi que des pains et pâtisseries.

Le rôle de la **glaneuse** ou du **glaneur** dans le phénomène de la récupération de nourriture se construit comme le synonyme de récupérateur, de ramasseur, de grappilleur, ou encore, de « trouvaille ». La personne qui glane se prête à la pratique de récupération de nourriture et devient en, quelque sorte, le chasseur-cueilleur postmoderne.

Nous utilisons la notion de **pratique** pour décrire ce qui entoure les actions et conduites qui caractérisent l'activité de récupération de nourriture. Chris Olivier, Chantal Nicolaï et Hadrien Riffaut (2009) recensent deux types de postures d'approvisionnement et de consommation des produits glanés en distinguant la « consommation immédiate » de la « consommation organisée ». Dans la première forme, le degré d'organisation et le niveau d'élaboration dans la préparation de la nourriture est quasi nul; la glaneuse ou le glaneur consomme sur place les denrées qu'elle ou il récupère. La seconde forme, à l'opposé, est présentée comme celle d'une « logique de courses familiales classiques » qui nécessite une anticipation, un équipement ainsi que des connaissances et compétences culinaires pour préparer et cuisiner la nourriture. Or, pour construire notre définition de la pratique de la récupération de nourriture, nous ne retenons que le second volet. Nous voulons ainsi marquer une certaine distance avec le simple fait de ramasser un restant qui traîne, une pointe de pizza par exemple, et d'en prendre une bouchée. Donc, pour se différencier de potentiels épisodes de tri improvisés à même les poubelles qui pullulent les trottoirs où se mélangent détritiques de toutes sortes, nous proposons une définition de la pratique qui englobe les étapes suivantes :

- 1/ Sélection d'un lieu de glanage
- 2/ Repérage visuel des denrées, sélection et cueillette
- 3/ Emmagasiner des denrées (au sens d'ensachage ou d'emboîtement)
- 4/ Transport des denrées vers un autre lieu (habituellement le domicile)
- 5/ Transformation alimentaire (tri, nettoyage des aliments, épluchage, découpe)
- 6/ Cuisson des aliments, s'il y a lieu
- 7/ Consommation des aliments ou traitement aux fins de conservation (congélation, séchage, mise en conserve)

Cette série d'actions correspond davantage aux étapes de la « logique de courses familiales classiques » sans pour autant exiger une fréquence soutenue; la récupération de nourriture peut être pratiquée de façon occasionnelle ou régulière.

Selon l'Encyclopaedia Universalis, un **déchet** se définit comme un détrit, un résidu inutilisable et impropre à toute utilisation et/ou consommation. Le géographe Jean Gouhier (2003) rapporte que cette vision de l'objet déchet évoque un fort caractère immonde auquel les mots *puanteur*, *dégoût* et *impureté* sont rattachés. Devant cette idée de non-propreté, l'auteur souligne que l'ordure et la crasse constituent des indicateurs péjoratifs et négatifs révélant un certain laisser-aller ou encore un relâchement. La propreté, au contraire, se révèle comme un signe de considération entre les individus et leur milieu. Jean Gouhier (1999) propose donc une lecture de ces rejets des sociétés en tant qu'indicateurs de comportements économiques et sociologiques marqueurs de jugements, d'attitudes et de critères de dépréciation. Pour cet auteur, puisque le déchet n'existe que dans l'existence qu'on lui prête, chaque société n'a d'autres déchets que ceux qu'elle se crée. Au-delà d'être un simple matériau, le déchet interpelle donc l'idée d'une dynamique de classement et de déclassement des objets qui prend forme de manière variable dans l'espace et dans le temps : « Un déchet est un objet déchu, pour rimer avec rebut, ou un sous-produit, donc un produit déclassé par rapport à une échelle de référence²⁶. » Ainsi, l'auteur propose une conception du déchet qui, à l'opposé d'un statut de « néant » qu'on lui confère communément, revêt l'identité d'un bien dénué de valeur reconnue mais non de valeur potentielle. C'est à cette lecture de la notion de déchet que nous nous référerons dans le traitement des rejets alimentaires récupérés.

26 Bertolini, 1984, p.11

Délaissant l'axe de l'excrément, cette conception du déchet prend tout son sens lorsqu'elle est mise en relation avec le verbe « déchoir », de *deschié*, que l'on utilise pour parler d'un bien déchu, c'est-à-dire un bien sans valeur exprimée dans un système de références déterminées. Gérard Bertolini (1999) rapporte néanmoins que le métier de récupérateur n'est nullement prestigieux ou glorieux aux yeux de tous, et ce, principalement en raison des substances qui sont manipulées.

CHAPITRE III

ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES

Compte tenu du peu d'analyses et de recherches sur les perceptions des glaneuses et glaneurs face à leur propre pratique de récupération de nourriture, nous avons opté pour une démarche qualitative qui, par sa souplesse, nous permet d'analyser plus en profondeur les témoignages des répondantes et répondants. Ce troisième chapitre sera consacré à la méthodologie utilisée. La première partie présentera le marché Jean-Talon, un marché public montréalais que nous avons retenu comme lieu de cueillette de données. La seconde partie abordera les techniques de recueil des données privilégiées et présentera une synthèse des observations réalisées ainsi que le profil des répondantes et répondants interrogés. Nous concluons en proposant une réflexion sur les différentes difficultés que nous avons rencontrées au cours de notre collecte de données.

3.1 Description du lieu d'observation

Les observations et entretiens menés dans le cadre de cette recherche ont été réalisés au marché Jean-Talon, l'un des quatre grands²⁷ marchés publics de Montréal. En plein cœur de la Petite Italie dans l'arrondissement Rosemont-Petite-Patrie, le marché est délimité par les rues Jean-Talon (au nord), Henri-Julien (à l'est), Mozart (au sud) et Casgrain (à l'ouest) et est situé à proximité des deux importants pôles commerciaux que sont le boulevard Saint-Laurent et la Plaza Saint-Hubert, ainsi qu'à deux kilomètres de l'autoroute métropolitaine et à moins de dix minutes de marche du Métro Jean-Talon²⁸. La concentration de commerces à proximité, dont 73 reliés à l'alimentation dans un rayon de cinq minutes de marche, font de ce marché un centre majeur d'alimentation.

27 Les trois autres grands marchés publics sont les marchés St-Jacques, Atwater et Maisonneuve.

28 Voir la carte présentée en annexe III

Lors de son inauguration dans les années 1930, la clientèle du marché Jean-Talon se composait essentiellement de personnes habitant les paroisses avoisinantes, et plus particulièrement, de membres de la communauté italienne. Leur habitude de fréquenter des marchés en plein air, complètement ouverts, à la manière européenne, aurait incité l'administration municipale de l'époque à privilégier la construction d'un bâtiment composé de trois longues galeries ouvertes et divisibles en étals. Le marché Jean-Talon se distingue ainsi des autres marchés montréalais de par sa formule essentiellement extérieure et également de par son assise au cœur d'un tissu urbain résidentiel.

En 2004, d'importants travaux ont été entrepris afin d'aménager un stationnement souterrain, portant alors le nombre total de places de stationnement sur le site à 450, et d'ériger un bâtiment dans lequel une vingtaine de petites boutiques spécialisées sont venues s'installer.

Selon la Corporation de Gestion des Marchés Publics de Montréal (Gendron, 2004), les marchés publics constituent un véritable reflet de l'évolution sociale et économique de Montréal. Le premier marché est apparu au 17^e siècle sur la Place Royale (1657) au moment où Montréal ne constituait qu'une modeste entité portuaire. Une dizaine de marchés publics ont vu le jour au cours du 18^e siècle et quelques autres au début du 20^e siècle²⁹. En plus de sa fonction nourricière, le marché public agissait comme un instrument de cohésion sociale dans une société essentiellement agricole et rurale, puis a été déclassé au cours des années 1950 et 1960 avec l'arrivée des supermarchés qui gagnaient en popularité. Plusieurs marchés ont alors été démolis et ne pouvaient plus permettre ni aux fermiers d'écouler leurs produits ni à la population de se procurer des aliments à un coût abordable.

En 2011, on retrouve au marché Jean-Talon des producteurs de fruits, de légumes et de fleurs, ainsi que des boutiques spécialisées offrant épices, huiles, fromages, viandes, desserts et produits du terroir québécois³⁰. Le marché est ouvert 7 jours par semaine, de 7h00 à 18h00

29 Marché Neuf (1803), Marché Sainte-Anne (1823-1901), Marché Saint-Laurent (1829), Marché aux poissons (1844), Marché Papineau (1844), Marché Bonsecours (1847), Marché Saint-Gabriel (1861 à 1900), Marché Viger (1892), Marché Saint-Antoine (1861-1933).

30 Voir le plan du marché présenté en annexe IV.

les lundi, mardi, mercredi et samedi, de 7h00 à 20h00 les jeudi et vendredi, et de 7h00 à 17h00 les dimanches. Le chiffre d'affaires annuel est estimé à plusieurs dizaines de milliards de dollars³¹ et le nombre de clients qui le fréquentent, dont plusieurs touristes, dépasserait le million. Plusieurs y flânent par plaisir, certains avec l'objectif de ressentir l'ambiance de convivialité et de partage propre à l'agora française alors que d'autres souhaitent rompre avec l'univers impersonnel des supermarchés en préférant un contact direct.

3.2 La collecte de données

Des observations de nature exploratoire ont été réalisées à l'automne 2009, lors des mois de septembre et d'octobre. Elles nous ont permis de nous familiariser dans un premier temps avec le marché, c'est-à-dire avec la disposition de ses stands, ses odeurs, ses horaires, la dynamique de ses commerçantes et commerçants, la circulation de ses actrices et acteurs ainsi que de ses marchandises. Ces premières observations se sont déroulées sur la place extérieure principale ainsi que dans les ruelles séparant les allées de stands du marché.

Par la suite, une collecte de données a été réalisée au printemps 2010, au cours du mois de mai. Ces observations ont eu lieu sur une période de 3 semaines lors de différents jours de la semaine et à différents moments pour des durées variant entre 30 minutes et 5 heures, ce qui a donné lieu à la prise de plusieurs notes. Des entretiens non directifs³² auprès d'un échantillon composé de six glaneuses et glaneurs ont également été réalisés. Ces derniers, non standardisés, visaient à amener les glaneuses et glaneurs à partager leur expérience. Questionnés sur le *quand*, les répondantes et répondants ont été invitées à décrire la fréquence de leurs activités de récupération, l'heure à laquelle elles et ils récupèrent, ainsi que l'ancienneté de cette pratique dans leur vie. Les répondants et répondantes ont également été invités à décrire le *comment*, c'est-à-dire à parler des aliments qu'elles et ils récupèrent, de leur transport jusqu'à leur lieu de résidence ainsi que de l'utilisation faite des denrées récupérées. Le *qui* a également été abordé afin de savoir si les glaneuses et glaneurs

31 Il nous a été impossible d'obtenir une information davantage précise sur le chiffre d'affaires du marchand en raison de l'indépendance administrative des commerçants qui tiennent des kiosques au marché.

32 Le guide d'entretien est présenté en annexe V.

recupèrent seuls ou en groupe et également pour connaître à qui sont destinées leurs trouvailles. Enfin, le *pourquoi* a été abordé de manière à connaître les motivations des glaneuses et glaneurs, le parcours qui les ayant amené à récupérer de la nourriture au marché Jean-Talon ainsi que les autres stratégies déployées pour obtenir des denrées alimentaires.

Quelques entrevues informelles ont également été réalisées avec des marchandes et marchands. L'objectif était alors de discuter de leurs perceptions des glaneuses et glaneurs et de prendre le pouls sur le phénomène tel qu'il existe au marché. Ces entretiens ont contribué à alimenter la réflexion accompagnant l'analyse qui sera présentée au quatrième chapitre.

3.2.1 Les observations

Dans cette section, nous souhaitons dépeindre les dynamiques de récupération de nourriture pouvant être observées au marché Jean-Talon. Pour éviter la lourdeur et la répétition, nous présenterons le récit d'une journée-type. Nous avons retenu le mercredi le 5 mai 2010³³. Nos observations ont débuté vers 15h30, alors qu'il faisait environ 22°C et que le temps était ensoleillé, et se sont terminées vers 19h15, au passage du camion de poubelles. Nous étions postées, tel qu'à l'habitude, dans une ruelle de la section nord-ouest du marché³⁴.

Vers 15h40, un jeune homme à la barbe et aux cheveux coiffés dans un style punk accompagné d'une femme du même âge portant un foulard au cou se projettent le haut du corps dans un conteneur à déchet. Leurs bottes d'armée effleurent toujours le sol, ce qui leur permet de se tenir en équilibre. Non loin de là, une femme et un homme d'une trentaine d'années aux cheveux longs se promènent avec une boîte de carton dans laquelle s'accumulent leurs trouvailles. Rejoignant leurs compagnes, l'homme et la femme viennent à leur tour se prêter à l'exercice d'analyse du contenu du grand conteneur bleu. Vêtus d'habits troués et déchirés aux couleurs noires, les quatre jeunes, dont trois sont particulièrement maigres, échangent quelques paroles. L'une des femmes s'allume une cigarette puis l'un des

33 Nous ne pouvons affirmer que cette journée est représentative. Elle représente toutefois un exemple de ce que nous avons pu observer au cours de notre collecte de données.

34 Une cartographie de l'espace d'observation est présentée en Annexe IV.

hommes fait la courte échelle à l'autre afin de lui permettre d'enjamber la paroi et d'entrer de façon intégrale dans le conteneur. Celui-ci y passe quelques minutes au cours desquelles il extrait suffisamment d'aliments pour remplir quatre boîtes de carton dénichées sur place.

Aussitôt libre, le conteneur reçoit la visite d'un jeune homme aux cheveux longs qui semble être dans la mi-vingtaine. Portant une chemise grise et un sac en bandoulière, ce dernier transporte dans ses bras une boîte de carton dénichée sur place dans laquelle il dépose des aliments. Le jeune homme effleure rapidement du regard l'intérieur du conteneur, puis manifestement insatisfait de ce qu'il y voit, se déplace vers le prochain site de dépôt dans la ruelle.

Plusieurs minutes passent sans qu'aucun glaneur ou glaneuse ne circule dans la ruelle. Puis, vers 16h20, un homme dans la cinquantaine portant des vêtements et des espadrilles sales et usés déambule lentement. Notant notre présence, il continue son chemin comme si de rien n'était, comme s'il n'était qu'un simple passant circulant dans le marché. Il s'arrêtera devant un site de dépôt placé quelques mètres plus loin, à l'abri de notre regard. L'homme traîne derrière lui un petit panier sur roues plutôt en bon état.

Vers 16h25, un homme âgé d'origine est-asiatique soulève des boîtes à la recherche de bouteilles et de canettes consignées. Vêtu de bottes d'hiver, d'une chemise blanche ainsi qu'un pantalon bleu marin retenu par une ceinture, l'homme porte deux grands sacs de plastique transparent où se mélangent légumes et bouteilles récupérés.

À 16h29, une femme âgée d'origine italienne portant des espadrilles marche d'un pas rapide, semblant être très affairée. Elle traîne derrière elle un petit panier sur roues rafistolé à l'aide de morceaux de carton et des sacs de plastique fixés avec un ruban noir autocollant. Ses cheveux blancs, détachés, tombent sur ses épaules couvertes d'un manteau d'hiver.

Puis, vers 16h55, une femme âgée avec un surplus de poids apparaît dans la ruelle. Bien habillée et chaussée avec des espadrilles noires, la femme porte à l'épaule une sacoche. Ses cheveux sont courts et de couleur blanche. Elle tire elle aussi un petit panier sur roues dans lequel est posé un sac de poubelle noir au centre de panneaux de carton. C'est alors que Johnny, un marchand d'origine italienne dans la cinquantaine, nous interpelle afin de s'entretenir avec nous. Il se dit disponible pour répondre à nos questions. Il nous invite

également à ne pas se gêner pour lui formuler une requête si nous avons besoin de quelque chose.

À 17h00, la femme que nous avons aperçue à 16h29 est toujours dans la ruelle. Elle discute avec une autre femme, et un homme se joint à eux. Puis, une dizaine de minutes plus tard, un gardien de sécurité vient à leur rencontre et participe à la conversation de laquelle émanent certains éclats de rire. Les quatre individus ont l'air d'être des familiers.

Vers 17h15, un homme d'origine latino-américaine âgé d'une quarantaine d'années se promène à vélo. Il porte des jeans et une camisole blanche. Une veste en jeans est attachée à sa taille. Il dégage des marguerites, des roses ainsi que des bouquets mixtes de grandes boîtes de carton qu'il place dans son sac à dos.

Vers 17h20, la femme de 16h29 repasse à nouveau devant nous. Au même moment, deux jeunes de moins de 20 ans soulèvent les panneaux supérieurs du conteneur et se lancent dans une opération de repérage visuel dont le résultat semble décevant. Probablement étudiants, l'homme et la femme portent des habits propres et en bon état ainsi qu'un sac à dos.

Cinq minutes plus tard, une femme âgée d'allure très élégante s'approche paisiblement d'un site de dépôt alimentaire. Maquillée, elle porte une casquette bleu poudre, un manteau jaune pâle, un pantalon violet ainsi que des espadrilles blanches. Ses cheveux blancs sont coiffés en chignon. La femme enfle un gant dans sa main droite et tire des sacs de plastique transparent d'un sac de plastique rigide³⁵ placé dans son panier sur roues. Debout, le dos courbé, elle explore l'intérieur d'une boîte de carton, en déplace le contenu et soulève quelques légumes. Elle sélectionne minutieusement quelques aliments et ne bronche ni lorsqu'une vendeuse du stand vient reprendre une boîte près d'elle ni lorsqu'elle se fait observer par un autre travailleur du même stand. Après quelques minutes, la femme se déplace vers un autre site de dépôt au bout de la ruelle.

35 Cette expression populaire désigne les sacs réutilisables dits « recyclés » appelés ainsi à tort puisque tous les sacs sont réutilisables et la plupart sont recyclés et/ou recyclables.

La femme de 16h29 repasse encore une fois dans l'allée, dépourvue toutefois, cette fois, de son panier.

Vers 17h30, le marchand Johnny me présente un agent de sensibilisation et de développement du Centre de Ressources et d'Action Communautaire (CRAC) du quartier Petite-Patrie. Ce dernier travaille à mettre sur pied un nouveau projet de réduction des déchets qui repose sur la sollicitation de dons alimentaires auprès des marchandes et marchands en vue d'une redistribution aux bénévoles de l'organisme.

À 17h50, une femme âgée ramasse des contenants consignés qui s'amoncellent dans son panier sur roues rapiécé à l'aide de pancartes électorales, de cordes et de panneaux de mousse isolante. La femme aux chaussures sales, crache, jette quelques choses par terre et se meut mollement.

Vers 17h55, les commerçantes et commerçants commencent à s'activer, préparant la fermeture de leurs stands.

Vers 18h00, une femme au sac à dos dans le début de la vingtaine circule à vélo, une première fois furtivement, puis revient quelques instants plus tard. Sans en descendre, elle ramasse des feuilles de laitue qu'elle pose dans un bac à lait fixé au porte-bagage de son vélo. Ne semblant pas porter une attention particulière au choix de ses récoltes, la jeune femme arbore un look *hippie* avec des sandales légères, un t-shirt rose et une tuque. Au même moment, une femme d'origine est-asiatique à la veste verte circule dans la ruelle tirant un panier sur roues. Puis, deux jeunes femmes dans la vingtaine à vélo s'approchent. Équipées de sacs à dos et d'un bac à lait, elles affichent elles aussi un look *hippie* avec leurs vêtements colorés. Les jeunes femmes s'arrêtent devant un site de dépôt, descendent de leur vélo, jettent un rapide coup d'œil, remontent sur leur vélo sans ne rien prendre et continuent leur exploration dans la ruelle suivante.

Vers 18h15, un jeune homme barbu et tressé portant un sac de couleur beige en bandoulière et un casque sur la tête descend de sa bicyclette. Il soulève les panneaux supérieurs du conteneur, en extrait quelques fruits et les pose dans un sac de toile. Quelques instants plus tard, un homme dans la quarantaine au t-shirt et au pantalon en coton ouaté noirs

s'approche d'un amoncellement de boîtes. Dépourvu de sac, il recueille quelques aliments qu'il garde à la main.

Vers 18h20, une femme³⁶ dans la quarantaine aux cheveux blancs, raides, coupés à la hauteur de ses oreilles, recueille quelques feuilles de laitue par terre et les repose dans une boîte. Elle replace également des boîtes afin de leur donner une certaine organisation. Grande et mince, elle est vêtue d'un pantalon beige ainsi que d'un veston. Elle porte des gants de plastique blancs transparents aux deux mains.

La femme de 16h29 repasse encore une fois. Elle empoigne des sacs blancs de plastique de son panier et y enfonce des laitues.

À 18h25, une femme dans la quarantaine circule accompagnée d'un homme dans la même tranche d'âge. Elle porte un pantalon $\frac{3}{4}$, une chemise, des boucles d'oreille et ses cheveux sont coiffés; lui porte un pantalon, une chemise et une veste en velours côtelé bleu marine. L'homme marche quelques mètres derrière la femme, la tête plongée dans un roman qu'il quitte périodiquement afin de regarder autour de lui, feignant de ne pas connaître sa compagne à qui il n'adresse d'ailleurs pas la parole. Celle-ci, s'affairant à chercher des denrées, tire un joli panier de toile rose sur lequel est accroché un sac de plastique rigide aux couleurs du marché Adonis. Le couple a une allure distinguée.

Vers 18h40, une femme dans la cinquantaine aux cheveux blancs déambule rapidement. Elle ramasse des fruits pré-coupés destinés à la dégustation d'une manière expéditive, presque à la sauvette. Elle porte quatre sacs de plastique rigides aux bras.

À 18h50 apparaît une femme d'origine arabe d'une quarantaine d'années vêtue d'un jeans ainsi qu'un manteau imperméable rose. Elle tient d'une main sa sacoche, et de l'autre, recueille quelques aliments qu'elle dépose dans son panier sur roues noir qui semble en très bon état. À proximité du couple de 18h25, elle discute avec la femme. Elle sort son

36 À la prochaine section, cette femme, qui acceptera plus tard de participer à un entretien, sera désignée comme Madame E.

portefeuille de sa sacoche, le garde à la main et quitte la ruelle pour parcourir une allée du marché.

À 18h50, une femme dans la mi-vingtaine s'approche d'un site de dépôt tenant son vélo d'une main. Elle est vêtue d'un jeans roulé aux chevilles, d'un t-shirt gris moulant et d'un foulard. Elle porte sur son dos un sac à dos de randonnée sur lequel est accroché une gourde d'eau. Elle pose ses trouvailles dans un sac d'épicerie de la chaîne PA.

Vers 19h00, le couple de 18h25 est toujours dans la ruelle à la recherche d'aliments. La femme de 18h20 repasse de nouveau et s'intéresse à un conteneur différent de celui précédemment visité. Elle garde son sac à dos sur ses épaules mais a déposé son sac de plastique rigide dans une boîte de carton fixée sur un diable, un appareil à deux roues servant au transport des marchandises. Elle se penche à plusieurs reprises pour ramasser quelques déchets qui traînaient par terre, histoire semble-t-il, de laisser l'endroit propre. La femme de 18h29 apparaît derrière elle et lui propose des casseaux de mûres soutirés d'une palette d'un marchand, une construction composée de treillis de planches servant à transporter des marchandises. Elle refuse. Le camion d'ordures s'approche et la première détale aussi vite qu'elle était arrivée.

À 19h15, nous quittons notre emplacement. Le marché Jean-Talon est maintenant désert. Les glaneurs et glaneuses, après le passage du camion à ordures ayant emporté tous les résidus et les invendus de nourriture qu'abritait le site, ne peuvent plus dénicher quoi que ce soit.

De ce compte-rendu ainsi que des autres observations que nous avons effectuées lors de notre cueillette de données se dégage une première conclusion importante, à savoir que les glaneuses et glaneurs du marché Jean-Talon sont des personnes aux caractéristiques variées, notamment en ce qui concerne leur âge, sexe et conditions économiques.

3.2.2 Les entretiens

Toute personne se livrant à la pratique de récupération de nourriture a été considérée comme Admissible pour un entretien à la condition qu'elle parle suffisamment le français et n'ait pas de trouble sévère de santé mentale apparent. Les critères de sélection retenus pour la

composition de l'échantillon étaient les suivants : un homme et une femme, une personne jeune et une personne vieille, ainsi qu'une personne seule et une personne accompagnée. Ces critères (sexe, génération, nombre) ont été déterminés afin d'atteindre une certaine diversité compte tenu de la littérature disponible sur le phénomène ainsi que des données recueillies lors de nos observations exploratoires. Nous souhaitons faire une description la plus fidèle possible du phénomène de récupération. En croisant les différents critères de sélection, notre échantillon réel se compose de trois hommes dont un jeune (Monsieur A) et deux plus âgés (Monsieur B et Monsieur C) les trois étant seuls, ainsi que de trois femmes, dont une jeune étant accompagnée (Madame D) et deux plus âgées récupérant seules (Madame E et Madame F).

Les entretiens ont été réalisés sur les lieux du marché Jean-Talon dans la foulée de leur acceptation par la glaneuse ou le glaneur. Les répondantes et répondants ont été interpellés alors qu'elles et ils étaient en pleine activité de récupération d'aliments, et ce, généralement lors d'un déplacement d'un site de dépôt à un autre. Nous avons privilégié cette façon de faire afin d'éviter que les glaneuses et glaneurs ne se désistent entre le moment de leur acceptation de participation à l'étude et la date fixée pour l'entrevue. Notre échantillon ne reflète donc pas une image exacte du profil de toutes les personnes glanant au marché Jean-Talon, mais a le mérite de correspondre à une diversité des situations pouvant être observées. Le profil³⁷ des six répondantes et répondants sera présenté dans les paragraphes suivants³⁸.

Monsieur A un jeune homme dans la mi-trentaine, se promène avec quelques courgettes placées dans le porte-bagage de son vélo. Il porte un maillot jaune d'une équipe de soccer, des pantalons cargo vert kaki 3/4, ainsi qu'un bandeau de tissu qui retient de façon surélevée ses cheveux coiffés de *dreadlocks*. Bien que la récolte de monsieur A n'ait pas été très prolifique, ce dernier envisage de revenir, mais plus tôt la prochaine fois. Il compare la récupération de nourriture à « une pêche » en mentionnant que ce ne peut être fructueux à

37 Les différents profils dressés ne sont ni exhaustifs ni uniformes en raison de la particularité du contexte de collecte des données auquel nous reviendrons au point 3.3. Ces courtes descriptions nous permettent néanmoins de mettre quelques images sur les personnes interrogées.

38 Un tableau synthèse récapitulatif est présenté en annexe VI.

chaque fois, mais que « ça vaut le coup de passer de temps en temps ». Le marché étant sur son chemin, cela ne lui « coûte rien de passer », de prendre quelques minutes « pour voir un peu ce qui traîne ».

Monsieur B est âgé de 76 ans. Homme de petite taille et partiellement chauve, il porte une chemise à carreaux, des culottes courtes et des bretelles. Monsieur B a un petit *caddie* rouge dans lequel il dépose ses trouvailles. Né en Tunisie, ayant grandi en France, puis arrivé au Canada au début des années 1960, Monsieur B partage maintenant sa vie entre Montréal et le Brésil où il va retrouver sa femme six mois par année durant la saison froide. Monsieur B récupère des aliments au marché depuis trois ans. Il affirme ne pas « attendre pas après ça pour vivre » car il touche une pension, « pas énorme » soit, mais « qui [lui] permet de vivre ». La récupération de nourriture lui apparaît également comme un moyen d'occuper ses journées : « À part ça, j'ai rien à faire dans la journée, je joue du piano. J'apprends la guitare. Je fais ça par amusement ».

Monsieur C est vêtu d'un polo blanc et de bermuda beige. Il porte un sac-banane à la taille et des lunettes avec des verres épais. Âgé de 54 ans, Monsieur C a été victime d'un accident de voiture lorsqu'il avait 24 ans et touche depuis une rente de la Société de l'Assurance Automobile du Québec (SAAQ). Sa démarche, chancelante et lente, laisse entrevoir un pied bot corrigé par une chaussure spéciale munie d'une prothèse. Monsieur C possède certaines difficultés d'élocution et tend à construire des formulations en débutant généralement par l'expression « tu as raison » bien qu'elles ne réfèrent pas à une discussion précédente. Bénévole pour le SARPAD, le Service aux Retraités et Personnes Âgées à Domicile, Monsieur C se définit comme un « assistant travailleur social ». Il ne fréquente pas les comptoirs alimentaires parce que son revenu est trop élevé et n'y est, par conséquent, pas admissible, mais prend tout de même régulièrement des repas dans une cafétéria communautaire où l'on n'exige aucun document d'identification.

La seconde répondante que nous avons interrogée, Madame D, récupérait, quant à elle, de la nourriture au marché pour une troisième fois. Jeune étudiante anglophone dans la mi-vingtaine, elle porte les cheveux courts, est vêtue de vêtements propres en bon état et porte des sandales. Elle transporte un sac à dos, un sac de plastique rigide sur l'épaule et une sacoche en bandoulière. Accompagnée d'une amie qui récupère elle aussi des aliments,

Madame D dit récupérer les légumes en bon état pour ensuite essayer de trouver un repas qui inclut ces ingrédients. Au moment de notre rencontre, sa récolte est composée d'un céleri-rave, d'échalotes, de basilic ainsi que d'un plant d'aubergine qu'elle planifie de faire pousser dans son jardin. Elle prévoit cuisiner le soir même avec son copain.

Madame E³⁹ porte de grandes lunettes rondes et de cheveux pâles coupés au carré qui lui donnent un air sérieux. Dans la fin quarantaine, elle porte des jeans, un chandail uni et une paire d'espadrille. Ses mains sont protégées par des gants de plastique jetable transparents. Madame E, que nous avons aperçue à plusieurs reprises lors de nos observations⁴⁰, porte un sac de plastique rigide sur l'épaule. Elle possède une formation universitaire de premier cycle.

Madame F⁴¹ est une femme d'origine haïtienne âgée entre 40 et 50 ans. Ses cheveux sont noués en chignon et elle porte une jupe longue qui lui descend jusqu'aux chevilles. Elle tient deux sacs de plastique rigide noirs à la main gauche, ainsi qu'une sacoche et un sac de plastique souple transparent à la main droite. Elle est en position assise derrière un amoncellement de poubelles, ce qui lui permet de se confondre avec les boîtes. Recroquevillée, elle explore le contenu d'un sac, en retire des denrées et les place dans son propre sac dont les bords sont roulés afin de faciliter l'ajout d'items.

3.3 Les difficultés reliées à la collecte des données

Les principaux outils de recueil des données d'enquête utilisés que sont l'observation désengagée et l'entretien nous ont permis de consigner nos informations sous la forme de journal de bord. Ces techniques ont présenté l'avantage de donner l'accès à une plus grande précision ainsi qu'à une meilleure prise en compte du sens donné par les répondantes et

39 Les données de l'entretien avec Madame E ont été transcrites manuellement, la répondante refusant d'être enregistrée.

40 Pour une description plus complète, voir le récit d'observation du 5 mai, 18h20.

41 Les données de l'entretien avec Madame F ont été transcrites manuellement, la répondante refusant d'être enregistrée.

répondants eux-mêmes à leur vécu, ce qui permet une plus grande finesse dans l'interprétation des contenus lors de l'analyse.

L'observation désengagée nous a permis partager quelques moments dans l'environnement des glaneuses et glaneurs sans intervenir dans leur intimité et leur expérience de récupération. Cet exercice a été particulièrement bénéfique, car il nous a permis d'observer leurs comportements, leurs interactions et leurs attitudes dans leur plus grande authenticité. La posture désengagée présentait néanmoins plusieurs faiblesses dont celle de jongler avec la possibilité de manquer plusieurs aspects de l'expérience des personnes parce que nous n'avons ni demandé des précisions ni validé nos impressions avec les glaneuses et glaneurs. Notre présence a également suscité un sentiment de méfiance perceptible auprès de certaines personnes qui se sont sentis surveillées.

Le second volet de la collecte de données, empruntant la forme d'entretiens, a été marqué par une très grande difficulté d'accès aux répondantes et répondants afin de constituer l'échantillon. À plusieurs reprises, nous avons ressenti une profonde gêne au moment d'approcher les glaneuses et glaneurs afin de leur proposer un entretien. Nous sentions que nous interpellions ces personnes sur un volet de leur vie qu'elles n'étaient pas nécessairement à l'aise de partager. Nous discernions que plusieurs d'entre elles et eux étaient en mode de survie et ne souhaitions ni les bousculer ou les torturer émotionnellement avec des questions maladroitement ou violentes, ni faire d'eux des bêtes de foire en nous positionnant comme des intellectuelles voyeuses. Nous craignions également de commettre des maladresses qui pourraient avoir comme effet de rendre encore plus difficile leur expérience de récupération de nourriture. Un tel malaise n'avait jamais été ressenti lors de nos observations puisque notre posture nous permettait alors de garder une distance physique et discursive avec les glaneuses et glaneurs de façon à respecter leur espace ainsi que leur anonymat. Soulignons, d'autre part, qu'observer, poser des questions sans intervenir, sans compatir, sans laisser entendre que nous allions chercher des solutions s'est révélé être une position difficile sur le terrain.

Plusieurs personnes approchées ont refusé l'entretien: certaines l'ont fait en nous évitant alors que d'autres ont nié leur activité de récupération de nourriture ou encore ont remis sévèrement en question le bien-fondé de notre présence et de notre démarche. Ces refus

peuvent être interprétés comme un indice du caractère humiliant de la pratique pour certaines personnes ou encore de situations dont elles n'ont pas envie de parler.

Les glaneuses et glaneurs, et particulièrement celles et ceux en situation de grande pauvreté, ont manifesté beaucoup de mal à partager leurs difficultés, nous laissant en quelque sorte étranger à leur misère. Leur discours a généralement été marqué par des filtrages découlant de mécanismes psychologiques, cognitifs et sociaux qui nous poussent à questionner la validité et la fiabilité des informations transmises. Monsieur B, par exemple, nous a raconté, au cours de sa vie, avoir été comptable, propriétaire d'un restaurant et propriétaire d'une boulangerie; être arrivé avec sa famille au Canada en 1963, à l'âge de 45 ans, ce qui lui donnerait, au moment de l'entretien, 92 ans; avoir une femme au Brésil, un frère en Israël et trois autres en France. Par ailleurs, la plupart des questions posées aux glaneuses et glaneurs n'ont pas trouvé d'échos clairs et directs, les réponses données glissant vers d'autres sujets. Cette situation a notamment été observée à plusieurs reprises chez Monsieur C qui, par exemple, désirait parler du suicide au Québec, un phénomène qui le touche en raison de l'accident qu'il a vécu.

La prise de parole et la verbalisation de son vécu ne sont pas des activités simples ou faciles. Pour Erving Goffman (1973), la « présentation de soi » s'inscrit dans un jeu d'interactions complexes où, dans le cadre d'un entretien, les relations subjectives de domination sont particulièrement agissantes. Par ailleurs, demander ouvertement aux glaneuses et glaneurs de s'exprimer sur leurs sentiments de honte ou encore sur la stigmatisation dont elles et ils sont victimes n'était pas évident en raison des réactions d'inhibition potentielles. Monsieur B a notamment vécu un important épisode d'anxiété au cours de l'entretien puisqu'il craignait que son enregistrement soit diffusé à la radio et que sa voix soit reconnue par un membre de sa famille. Madame E ainsi que Madame F ont, quant à elles, refusé littéralement d'être enregistrées. Les données de leurs entretiens ont dûes être transcrites manuellement au fil de l'entretien, ce qui affaiblit la qualité et la précision de l'analyse pouvant être faite étant donné qu'il nous a été impossible d'écouter à nouveau l'entretien.

3.4 Postures épistémologiques

Au second chapitre, nous avons introduit les champs théoriques dans lesquels nous souhaitons inscrire notre objet de recherche. Dans les paragraphes qui suivent, nous présenterons les postures épistémologiques qui ont orienté notre collecte de données. Ce sont les représentations sociales ainsi que l'individualisme méthodologique.

3.4.1 Les représentations sociales

Nous souhaitons, au départ, utiliser la théorie des représentations sociales afin d'analyser l'expérience des glaneurs. Or, comme le précise Jean-Claude Abric (2001), la méthodologie apparaît comme un point clé déterminant la valeur des études sur les représentations : le type d'informations recueillies, la qualité et leur pertinence déterminent directement la validité des résultats obtenus et des analyses réalisées. L'étude des représentations nécessite l'utilisation de méthodes visant à repérer et à faire émerger les éléments constitutifs des représentations, ainsi qu'à connaître l'organisation de ces éléments et à repérer le noyau central de la représentation. Bien que Jean-Claude Abric distingue deux grands types de méthodes qui peuvent être utilisées afin de recueillir le contenu d'une représentation, elles reposent toutes deux sur l'expression verbale des individus concernant l'objet de représentation étudié. Or, les entretiens que nous avons réalisés ne nous ont pas permis d'accéder à une production discursive riche et donc, à la structure interne des représentations⁴². Suite à ces observations, nous nous sommes vue contrainte d'écarter le recours à la théorie des représentations sociales comme cadre méthodologique d'analyse du contenu. Notre choix s'est alors arrêté sur le paradigme compréhensif de l'individualisme méthodologique, tel que formulé par Raymond Boudon, pour mieux comprendre et décrire l'expérience des glaneuses et glaneurs.

42 Nous avons d'ailleurs fait mention, au troisième chapitre, des difficultés que nous avons rencontrées lors de la collecte des données.

3.4.2 L'individualisme méthodologique

Notion clé de la théorie économique contemporaine, le terme « individualisme méthodologique » apparaît dans le lexique scientifique dans les années suivant la naissance l'homo œconomicus. Karl Menger serait le premier à avoir utilisé le terme en 1871, puis aurait été suivi par Joseph A. Schumpeter. L'économiste Friedrich Von Hayek et le philosophe des sciences Karl Popper seraient responsables de la popularisation du terme (Boudon, 1992). Ce n'est cependant que dans les années 1970 que Raymond Boudon a introduit le terme dans la sociologie française, étape qui marque une importante rupture avec le courant holiste dominant à l'époque et le primat donné aux structures et aux phénomènes collectifs.

En nous attachant au paradigme de l'individualisme méthodologique en tant que posture générale, nous cherchons à identifier les raisons qui sont à la base de l'action des personnes qui récupèrent de la nourriture. L'individualisme méthodologique de Raymond Boudon prend essentiellement appui sur les quatre courants que sont l'utilitarisme tel que défini par l'économie classique, la sociologie de l'action et l'interactionnisme de Talcott Parsons, les positions épistémologiques de Karl Popper et de Friedrich Von Hayek, ainsi que la théorie des actions non logiques de Vilfredo Pareto. Largement influencé par la sociologie compréhensive de Weber, Raymond Boudon s'intéresse particulièrement à la question de la rationalité en faisant de l'individu un acteur qui sait généralement reconnaître les éléments de son contexte, évaluer les chances et obstacles, et prendre les décisions qui lui paraissent les plus efficaces. Raymond Boudon refuse l'idée que l'individu, complètement soumis aux déterministes sociaux, ne disposerait d'aucune marge d'autonomie. Il affirme que l'on ne saurait faire de l'acteur social « une pâte molle sur laquelle viendrait s'inscrire les données de son environnement, lesquelles lui dicteraient ensuite son comportement dans telle ou telle situation⁴³ ». C'est pourquoi cet auteur cherche à interpréter l'autonomie de la personne dans une démarche qui consiste essentiellement à s'insérer dans le point de vue de l'acteur et à adopter une attitude empathique.

43 Boudon, 1986, p.57

Dans le dictionnaire critique de la sociologie, Raymond Boudon et François Bourricaud précisent toutefois que l'individualisme méthodologique « n'implique en aucune façon que soient méconnues les contraintes de l'action et les structures ou institutions qui déterminent ces contraintes et qui pèsent sur le comportement de l'individu⁴⁴ ». Raymond Boudon ne fait pas de l'individu un acteur dans un « vide social », il tient compte des rapports de l'individu aux structures et aux contraintes sociales dans lequel il gravite :

[...] il est vrai que l'action individuelle est soumise à des contraintes sociales : il est rare de pouvoir agir à sa fantaisie. Mais cela n'implique pas que les contraintes sociales déterminent l'action individuelle. Ces contraintes délimitent le champ du possible, non du réel.⁴⁵

Au-delà de l'*homo oeconomicus*, l'*homo sociologicus* est un acteur qui n'agit pas seulement dans le but de maximiser ses intérêts mais également selon les principes auxquels il adhère. Ce dernier peut, dans certains cas, « faire, non ce qu'il préfère, mais ce qu'il a l'habitude, [en fonction] des valeurs qu'il aura intériorisées et, plus généralement, [des] divers conditionnements (éthiques, cognitifs, gestuels, etc.) [qui] lui dictent de faire⁴⁶. » Les actions produisent néanmoins des effets qui « résultent de la juxtaposition de comportements individuels sans être inclus dans les objectifs recherchés par les acteurs⁴⁷ ». Raymond Boudon utilise la notion d'*effets pervers*, d'*effets émergents*, d'*effets de composition* ou d'*effets d'agrégation* pour désigner ces effets « non désirés et indésirables » ou encore « les effets non recherchés par les acteurs sociaux ». Le chapitre quatre portera sur l'étude de ces derniers, effets qui peuvent soit revêtir une valeur négative, soit une valeur positive, selon leur nature et les répercussions qu'ils entraînent. Parmi les différents cas de figure possibles des effets pervers pouvant être dressés, nous retrouvons notamment le fait que les individus puissent atteindre l'objectif qu'ils recherchaient, mais recueillir en même temps des bienfaits non recherchés; atteindre leurs objectifs individuels mais produire parallèlement des maux collectifs; ne pas atteindre les objectifs qu'ils s'étaient fixés bien qu'ils aient mis en œuvre les

44 Boudon et Bourricaud, 1982, p. 288

45 Boudon et Bourricaud, 1982, p. 287

46 Boudon, 1979, p.273

47 Boudon, 1977, p.10

moyens pour les atteindre; atteindre un résultat individuel différent de celui qui était recherché mais produire parallèlement des maux ou des biens non inclus dans leurs objectifs.

CHAPITRE IV

ANALYSE DES RÉSULTATS

Dans ce quatrième et dernier chapitre, nous tenterons d'illustrer les différentes formes que peuvent prendre les expériences de récupération de nourriture chez les glaneuses et glaneurs que nous avons rencontrés au marché Jean-Talon. Comme nous l'avons précédemment mentionné, nous désirions, au départ, construire notre analyse autour d'un cadre théorique relié aux théories de l'engagement. Néanmoins, au cours de notre collecte des données, d'autres modalités intéressantes de l'expérience des glaneuses et glaneurs ont émergé et nous ont conduites à explorer des cadres explicatifs supplémentaires. Aux yeux de l'individualisme méthodologique, les raisons qui sont à la base d'une action ou d'une décision d'un individu ne sont pas seulement adossées à son objectif de maximiser ses intérêts personnels; elles répondent également aux critères que pose l'individu qui les juge acceptables et pour qui elles ont du sens.

Le travail d'analyse a d'abord nécessité la retranscription du verbatim des entretiens des répondantes et répondants. Puis, nous avons ensuite procédé à l'identification des thèmes récurrents suite à quoi nous avons regroupé les répondantes et les répondants en fonction de caractéristiques communes. Nous avons ensuite procédé à une analyse plus poussée des propos des répondantes et des répondants en établissant des contrastes et des ressemblances entre leurs vécus et leurs propos, et ce, pour chacun des deux profils identifiés. Nous avons ordonné le tout en fonction de sous-groupes que nous avons définis au fur et à mesure de l'exercice de façon à atteindre une cohérence avec les éléments théoriques que nous souhaitions mettre de l'avant.

Dans un premier temps, nous présenterons une analyse dans laquelle la pratique peut être porteuse des significations négatives pour ceux et celles qui s'y prêtent en raison de sa construction autour d'aliments dotés du statut de déchets. Les glaneuses et glaneurs qui vivent cette réalité ont été regroupés sous le vocable de « glaneurs précaires »; elles et ils doivent composer avec la pauvreté ainsi que les sentiments de manque, de honte, de

culpabilité et d'exclusion. Puis, dans un deuxième temps, nous verrons qu'un autre type de glaneuses et glaneurs, les « glaneurs aventuriers », ne récupèrent pas que pour vivre. La signification que ces personnes donnent à leurs actes se couple avec la recherche de l'harmonisation de leurs idéaux et comportements. La récupération de nourriture est rattachée à un désir d'engagement et elle contribue à renforcer leur fierté à participer à une lutte collective et à la construction d'un monde meilleur.

4.1 L'expérience des glaneuses et glaneurs précaires: une question de survie

Nous avons regroupé Messieurs B et C ainsi que Mesdames E et F sous l'appellation de *glaneuses et glaneurs précaires* en raison du caractère précaire de leur situation et verrons comment la récupération de nourriture prend la forme d'une stratégie mise en œuvre au milieu de tant d'autres pour affronter la vie. Nous avons retenu le qualificatif de précaire puisque la *précarité* renvoie au mot latin *precari* qui signifie supplier, prier, et traduit le caractère de ce qui est incertain, court, fugace ou fugitif. Le Haut Comité de la santé publique (HCSP) pour le Ministère de l'Emploi et de la Solidarité français (1998) décrit la précarité comme un état de « fragilité » et d'« instabilité sociale » dont « l'avenir et la durée ne sont pas assurés », ce pourquoi précarité rime souvent avec insécurité et pauvreté.

Les significations qui accompagnent l'expérience de récupération de nourriture chez ces personnes se rattachent à la pauvreté, à la débrouille, aux sentiments de honte et de culpabilité, à la stigmatisation, ainsi qu'au vécu d'exclusion et de déchéance. Avant de procéder à l'analyse de chacune de ces sous-catégories, il nous apparaît important d'insister sur le fait que les entretiens que nous avons menés avec les glaneuses et glaneurs précaires sont riches en informations peu faciles à traiter. Nous avons composé avec des corps et regards fuyants, des tons de voix hésitants, de longues périodes de silence, ainsi qu'une distance physique importante entre le répondant ou la répondante et nous. Nous croyons juste d'avancer que ces éléments liés au langage non verbal sont des symptômes d'une détresse pouvant être observée tout au long des différentes étapes de la collecte des données et qui s'avère particulièrement difficile à rendre dans le cadre d'un mémoire en sociologie. Les difficultés du terrain rapportées au point 3.3 sont particulièrement évocatrices à ce propos. Rappelons notamment que deux répondantes ont refusées d'être enregistrées et qu'un autre

s'est inquiété à plusieurs reprises des utilisations possibles de l'enregistrement de son entretien, et ce malgré la garantie du respect de la confidentialité des renseignements recueillis donné via le formulaire d'information et de consentement.

4.1.1 Un vécu de pauvreté et de manque

Le manque d'accès aux aliments et la privation alimentaire ont été reconnus au cours des années 1980 et 1990 comme des phénomènes non plus réservés aux populations du tiers-monde, mais également susceptibles de toucher les plus pauvres des pays occidentaux (Tarasuk, 2001). La Canadian Dietetic Association (1991) a développé le concept d'« insécurité alimentaire » dans les termes suivants : « a condition in which all people at all times can acquire safe, nutritionally adequate and personally acceptable foods that are accessible in a manner that maintains human dignity⁴⁸ » pour décrire le fait de manquer de nourriture, d'avoir peur de manquer de nourriture ou de subir des contraintes dans le choix de ses aliments.

Le terme a été repris par Statistique Canada qui identifie comme vivant dans un ménage en situation d'insécurité alimentaire les personnes ayant vécu au moins une des trois situations suivantes au cours des douze derniers mois : (1) s'être inquiété du fait qu'il n'y avait pas suffisamment de nourriture à cause d'un manque d'argent, (2) ne pas avoir mangé des aliments de la qualité ou de la variété désirée à cause d'un manque d'argent, (3) ne pas avoir eu suffisamment de nourriture à cause d'un manque d'argent.

Il est généralement admis que les sources d'approvisionnement alimentaire se déclinent en deux temps : il y a les épiceries et supermarchés pour les masses de gens, et les comptoirs d'aide alimentaire pour les pauvres. Or, c'est généralement dans une position d'assistés que les personnes qui n'arrivent pas à manger se tournent vers le réseau institutionnalisé de l'aide alimentaire, un réseau issu de la tradition chrétienne et dont l'histoire est forte ancienne. Aux yeux des groupes membres de la Table de Concertation sur la Faim et du Développement Social du Montréal Métropolitain (TCFDSMM), la quête de nourriture révèle une certaine

48 Canadian Dietetic Association, 1991, p.139

incapacité d'autonomie. Le don de nourriture, par conséquent, comporte différents risques dont celui de renforcer la culpabilité de celles et ceux qui en sont bénéficiaires face à leur difficulté de se nourrir :

C'est un peu comme si, semaine après semaine, nous leur répétions que nous devons les aider parce qu'elles sont vraiment incapables toutes seules de se procurer les denrées essentielles à leur survie.⁴⁹

En raison de leur indigence, Mesdames E et F ainsi que Messieurs B et C, bien qu'elles et ils déploient des stratégies en vue de subvenir par eux-mêmes à leurs besoins, composent avec des réalités similaires à celles des bénéficiaires de l'aide alimentaire.

Ces glaneuses et glaneurs précaires, à travers leurs témoignages, partagent leurs stratégies d'existence et de survie avec lesquelles elles et ils affrontent la rudesse de leur quotidien. Étouffés par l'angoisse journalière de ne pas avoir suffisamment à manger, certaines et certains se disent ouvertement essoufflés par le fardeau de leur approvisionnement alimentaire. C'est notamment le cas de Madame E qui, prestataire de l'aide sociale, explique que « les gens comme [elle] n'ont pas le choix » de récupérer des aliments, car ils n'arrivent pas à « rejoindre les deux bouts », une situation qui serait celle de quatre glaneuses et glaneurs sur cinq. Elle dépeint les individus qui glanent du marché Jean-Talon comme des personnes présentant sensiblement toujours les mêmes profils: des gens qui sont « [là] pour le besoin », des « enfants » de l'Ouest (des *backpackers*), des « mères de famille avec des enfants », et des « immigrants ». Madame E insiste sur le fait que les gens comme elle font de lourds « sacrifices » pour « essayer de survivre ».

D'autres, dont Monsieur C, ont davantage de difficultés de parler ouvertement de leur pauvreté. Ayant pour seul revenu une rente de la SAAQ, Monsieur C récupère de la nourriture depuis cinq ans. Il vient au marché une fois par semaine, généralement le vendredi ou le dimanche, car ce sont les soirs qu'il identifie comme les plus foisonnants et donc les meilleurs pour cumuler des provisions. Monsieur C refuse néanmoins de se qualifier comme un habitué et précise qu'il n'est ni un « nécessaire » ni un « bum ».

49 Forest, 1999.

Au moment de notre entrevue, Monsieur B n'avait pas dépensé un sou pour l'achat ni de légumes ni de fruits depuis son retour du Brésil, c'est-à-dire depuis plus de 4 semaines. Puisque l'essentiel de son alimentation provient de ce qu'il trouve au marché Jean-Talon, la récupération de nourriture lui permet de se procurer des fruits et légumes alors qu'il ne pourrait le faire autrement, compte tenu que ses revenus sont très limités. Le répondant, qui complète son épicerie en achetant du jus d'orange ainsi que des portions de saumons congelées au Super Carnaval⁵⁰, voit la récupération d'aliments comme une façon de « [lui] sauver quelques dollars ».

Il semble que ce soit en raison de l'insuffisance de leurs revenus ainsi que de la rareté des sources d'approvisionnement alimentaires à faible coût que les glaneuses et glaneurs précaires se soient initiés à la récupération de nourriture. Leur pauvreté renvoie à l'état de manque, de dénuement et à l'absence de ce qui leur est nécessaire. Leur recours à la récupération de nourriture corrobore les observations de Michel Legros (1994) et de Lynn McIntyre (2003), qui ont étudié les comportements économiques des ménages à faible revenu, selon lesquelles le budget consacré à l'alimentation est généralement celui qui est le plus rapidement amputé lors d'une diminution des revenus.

4.1.2 Un vécu de débrouille

Bien qu'elles et ils soient démunis, les glaneuses et glaneurs ne semblent se résoudre à adopter une attitude passive. Au contraire, elles et ils démontrent être des actrices et acteurs capables d'effectuer des choix et de mettre en branle des ressources pour retrouver, si mince soit-elle, une marge de manœuvre dans leur choix de consommation. Vivant dans l'incertitude du lendemain, les glaneuses et glaneurs, en se tournant vers les rejets alimentaires, font preuve de cette capacité de déployer différentes stratégies pour affronter les difficultés qu'elles et ils rencontrent quant à leur approvisionnement alimentaire. La spécialiste de l'histoire des ordures, Catherine de Silguy (2009), rapporte que l'idée n'est pas

50 Au Québec, trois grandes entreprises contrôlent 75% de la distribution alimentaire. Super Carnaval est un hypermarché qui appartient à la bannière Métro.

nouvelle puisque les moins fortunés ont toujours glané dans les déchets des plus nantis pour subvenir à leurs besoins.

Le seul geste de fouiller dans les poubelles évoque l'univers de la débrouille, du système « D », des moyens déployés lorsque les choses ne se déroulent pas comme prévues ou encore comme souhaitées. Dans le dictionnaire de la langue parlée du 19^e et 20^e siècle (Imbs, 1978), le terme *débrouille* réfère à « une pratique astucieuse et efficace, mais pour laquelle on ne s'embarrasse pas de scrupules ». Le « débrouillard » est le chercheur de solutions, celui qui se tire d'affaire par son habileté à innover, inventer ou bricoler.

En étudiant les chômeurs, Paul Grell (1985) a élaboré le concept de débrouillardise sociale en l'associant à l'espace social de non-travail, c'est-à-dire à « l'ensemble des systèmes d'action qui permettent de vivre pendant un temps souvent considérable sans travail salarié⁵¹ ». Selon l'auteur, la débrouillardise sociale relève de l'intelligence pratique et implique aussi bien des calculs et stratégies à long terme, que des procédés indirects et occasionnels, des apparences destinées à faire croire et à agir, et des secrets. La débrouillardise sociale opère en raison des décalages qui existent entre les évidences de pratique qui s'imposent à une personne dans une situation donnée, c'est-à-dire entre les perceptions d'un individu quant aux possibilités de mises en relation et aux disponibilités des ressources, et sa trajectoire de vie que Paul Grell désigne comme « la réalité telle qu'actualisée dans son déroulement ». « L'art de l'invention » dont témoigne une personne s'articule selon son système de valeurs et la position sociale qu'elle occupe.

C'est bien de débrouillardise dont font preuve plusieurs glaneuses et glaneurs rencontrés. Le témoignage de Madame E, qui récupère de la nourriture au marché Jean-Talon depuis cinq ans, est particulièrement éloquent à ce propos. La répondante qualifie son habitude de récupération comme un « travail » en raison du temps et de l'énergie qu'elle investit dans cette activité puisqu'après avoir « ramassé » au marché, elle doit, lorsqu'elle rentre à la maison, apprêter tous ses fruits et légumes. Elle le fait en les coupant et en les plaçant dans

⁵¹ Grell, 1985, p. 142

des pots de plastique, des tâches qui la pousse parfois à cuisiner jusqu'à tard dans la nuit, parfois même après 1h00.

Monsieur C et Madame F dénoncent les quantités de nourriture jetées par les marchands et marchandes et décrivent cette situation comme des plus « épouvantable ». Monsieur C explique que les fruits et légumes qu'il récupère sont soit des produits « abîmés », soit un « tout petit peu pourris », un « petit peu pûkés », « entre les deux », qui « achèvent » ou encore constitué uniquement d'une « moitié » laissée-pour-contre. Il précise que ces produits « ne valent pas la peine d'être achetés » parce qu'ils ne sont plus « vendables ». Dans sa récolte de la journée, il y a des pommes, des poires, des avocats et des brocolis, « pas des choses [qu'il jetterait] à la maison » mais qui nécessitent d'être triées et apprêtées. Madame F, quant à elle, s'indigne particulièrement devant le « gaspillage » qu'elle observe « dans un pays si riche ».

En plus d'avoir une fonction nourricière directe, la récupération de nourriture, pour Messieurs B et C, prend la forme d'une micro entreprise grâce à laquelle ils espèrent tirer quelques dollars. Monsieur B raconte avoir déjà fabriqué du vin à partir de caisses de raisins récupérées au marché. Cette activité avait nécessité un important investissement en termes de temps pour l'apprêtage des fruits, lequel avait été suivi d'une période d'attente de maturation de l'alcool, avant de pouvoir toucher quelques centaines de dollars:

J'ai fait, je faisais du vin. J'ai ramassé 14 caisses de de raisins blancs. Il y avait temps en temps une grappe qui était un peu moisie, j'ai enlevé ça, j'ai pressé tout ça. J'ai fait 200 bouteilles de vin que j'ai vendues à 3 dollars parce qu'il fallait que je m'en aille. D'habitude, je le vendais à 4,50, mais, il fallait que je m'en aille au Brésil. J'avais plus d'appartement.

La récolte de la journée de Monsieur B se compose de deux petites boîtes de haricots verts et de mangues. Lorsqu'il récupère des aliments, monsieur B rapporte ce qu'il trouve à la maison, lave, coupe, ouvre en deux et goûte « pour voir si il y a pas un peu de moisi parce [qu'il n'aimerait] pas ça. » L'homme, qui estime « aider beaucoup de gens », raconte avoir une fois ramassé onze fromages, des camemberts et des bries, et les avoir remis à des amis. Puisqu'il déteste le fromage, il jugeait n'avoir aucune raison de prendre ces denrées mais il a saisi la possibilité de les remettre à des personnes de son entourage. S'il met la main sur

beaucoup de tomates, Monsieur B préparera des sauces qu'il conservera dans des pots de plastique et donnera à des amis et connaissances. Si ce sont des fraises qu'il trouve en quantité importante, il les transformera en confiture et les donne à des voisins. Monsieur B raconte que cela « [le] fait passer pour quelqu'un de fiable » et que « ça ne [lui] coûte rien ».

Monsieur C, pour sa part, revend une partie de sa récolte du marché. C'est pour lui une façon « d'aider des gens » et de se faire un peu d'argent de poche, ce qui, selon lui, constitue une pratique à travers laquelle tout le monde y trouve son compte, bien que ce ne soit pas très payant :

Parfois, ils me donnent une piasse pour un gros 5-10 livres de patates, bien c'est pas cher. Des carottes, peu importe, parfois ils me donnent du change. C'est pas, c'est pas obligatoire. Comme je viens de te le dire, c'est des dons. C'est ça.

Monsieur C n'a cependant jamais informé celles et ceux qu'il approvisionne et désigne comme ses « amis » de la provenance des aliments qu'il leur vend. Il juge que cette information ne les concerne pas puisqu'elle ne leur est pas nécessaire et dit être certain que ces personnes croient que les aliments ont été achetés, car la nourriture qu'il leur remet est en bon état : « ça a été trié, donc c'est pas abîmé et ça a un bon look ». De temps à autre, et ce, seulement si les aliments sont fortement altérés, Monsieur C pourra donner l'information selon laquelle les denrées ont été achetées à moitié prix. L'homme, pour qui la récupération de nourriture est une façon d'occuper ses journées, hésite à affirmer qu'il pourrait s'abstenir de récupérer des aliments au marché et parvenir à manger suffisamment et bien. Il donne également un sens à son expérience à travers la redistribution d'une partie de sa récolte à des personnes rencontrées à la cafétéria communautaire Multicaf située dans le quartier Côte-des-Neige. Ce sont des personnes immigrantes du Honduras, du Pérou et du Mexique qui travaillent au salaire minimum et qui, souvent, « n'en ont pas assez pour bien s'alimenter ». Contrairement à Monsieur B, Monsieur C ne transforme pas les aliments qu'il distribue après les avoir triés. Bien que cette relation d'aide ne soit pas régie par « des conditions », les personnes qui reçoivent une partie de denrées alimentaires que Monsieur C récupère au marché lui préparent souvent des plats pour le remercier, dont des tartes aux pommes.

Cette facette de l'expérience des glaneuses et glaneurs précaires inscrit l'aliment rejeté non plus en tant que rebut mais bien en tant qu'élément doté d'un potentiel à exploiter et

d'une opportunité à saisir. Cette vision rejoint les réflexions de Jean Gouhier (1999) qui relève la mince mais nette distinction existant entre les termes *nothing* et *no-thing*, c'est-à-dire entre le « rien » et le « non-chose ». Cet auteur nous invite à apprécier le déchet en tant qu'indicateur de jugements, d'attitudes et de critères de dépréciation relié aux habitudes économiques ancrées dans une société (Gouhier, 2003). Chaque société n'aurait d'autres déchets que ceux qu'elle se crée puisque le déchet n'existe que dans l'existence qu'on lui prête. Au-delà du simple matériau, la notion de déchet interpelle donc l'idée d'une dynamique de classement et de déclassement des objets qui prend forme de manière variable dans l'espace et dans le temps. Ainsi, non seulement délaisse-t-il son statut de résidu sans valeur reconnue, le déchet revêt pour les glaneuses et glaneurs l'identité d'une substance dont le potentiel n'a pas été complètement exploité.

4.1.3 Un vécu de honte et de secret

Composée de multiples facettes qui en font une expérience existentielle, la honte est un sentiment indicible qui prend naissance dans le regard d'autrui. C'est l'Autre qui, en jugeant, condamne et donne à celle ou celui qui la ressent l'envie de disparaître, de se cacher.

Parmi les glaneuses et glaneurs rencontrés, Madame F est celle chez qui nous avons ressenti la plus forte présence du sentiment de honte. Cette répondante, qui récupère des aliments au marché depuis trois mois, soit depuis que quelqu'un lui aurait glissé un mot sur la possibilité de trouver des fruits et légumes comestibles dans des lieux de dépôt de rejets alimentaires, emploie l'expression « venir chercher de la nourriture » pour décrire son activité de récupération au marché. Madame F vient toujours le samedi, vers 17h30, car c'est le moment qui lui convient le plus durant la semaine. Elle explique prendre uniquement les aliments qui sont « bons » en évaluant leur qualité à l'aide d'une observation sommaire. En nous tendant une mangue, elle cherche à démontrer que les aliments qu'elle sélectionne sont toujours comestibles: « Pourquoi ils ont jeté ça? Regarde, il n'y a même pas un petit rien. » Madame F explique que ce premier tri en précèdera un second qu'elle effectuera à la maison au cours duquel elle lavera « très bien » ses aliments et les déposera au réfrigérateur. Il lui arrive également de congeler certains des mets qu'elle prépare, par exemple, une sauce aux tomates. Lorsque nous l'apercevons, elle est, en raison de sa position recroquevillée, à peine

perceptible au milieu d'un tas de sacs de poubelles. Plus tard, Madame F nous expliquera avoir l'habitude de faire ainsi, c'est-à-dire de sélectionner un endroit « fermé », car elle ne souhaite pas récupérer « devant tout le monde ». Elle vient d'ailleurs toujours seule au marché, puisqu'elle refuse que quiconque la connaisse l'accompagne, et encore moins un enfant, car cela aurait pour effet de violer son intimité et son secret :

Je viens seule. J'ai pas besoin de personne. [...] Je n'ai pas besoin que personne me voit. J'aime pas ça.

[...]

On ne peut pas venir avec des enfants ici. Un enfant, ça ne peut pas voir sa mère faire des choses comme ça!

Vulnérabilisés par l'épuisement qu'engendre le combat quotidien contre la précarisation, l'expérience des glaneuses et glaneurs s'accompagne d'une dégradation de leur image, et ce, tant à leurs propres yeux que dans le regard d'autrui. Madame F devant la honte d'être ce qu'elle est et de faire ce qu'elle fait. En récupérant des aliments à même les sites de rejets du marché, Madame F et les autres glaneuses et glaneurs manipulent des objets rejetés, des ordures. Or, le déchet, sous-produit d'une classification sociale et mentale, se situe du côté du sale et du repoussant qui emprunte la même signification que celle que l'anthropologue Mary Douglas (1971) donne à la saleté, c'est-à-dire d'être le « sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière »⁵² qui résulte d'une « mise en ordre » dont le résultat est le « rejet d'éléments non appropriés ».

Le déchet est source de nuisances en raison de son odeur et de sa saleté, ainsi que de toxicité, car il est un vecteur de contamination et de microbes. À sa disqualification, le déchet s'adjoint ainsi l'attribution d'un pouvoir malsain qui justifierait son exclusion : laideur, souillure, dangerosité, nocivité... (Lhuillier et Cochin, 1999). C'est pourquoi l'expérience de récupération de nourriture apparaît pour Madame F comme quelque chose qui ne peut être dit ou admis. Le seul fait d'en parler dans le cadre de notre étude la conduit à se désavouer elle-même, et nous permet de croire que c'est pour cette raison qu'elle a manifesté deux refus

⁵² Mary Douglas, 1971, p.24

avant d'accepter l'entretien, en plus d'exiger de voir en tout temps le magnétophone en cours d'entrevue afin d'être certaine que l'appareil soit éteint.

Leary Gagné (2003), qui a étudié les fondements émotifs et rationnels des normes sociales, explique que la honte et la culpabilité sont des sentiments négatifs déclenchés au cours d'une situation dans laquelle la personne voit son image rabaissée en raison d'une violation des normes généralement acceptées. Le sentiment de honte émerge suite à une auto-évaluation négative de la personne face à elle-même alors que la culpabilité concerne plus spécifiquement un geste commis par celle-ci.

Madame E s'est elle aussi montrée très peu disposée à accepter notre demande d'entretien, car ses interactions avec les non glaneuses et non glaneurs sont, la plupart du temps, désagréables et violentes. Les boîtes vides que lui ont lancé des marchandes et marchands ainsi que les insultes qu'elles et ils lui ont crié la confronte à un sentiment d'échec et à une image réductrice dans laquelle elle se voit comme une moins que rien.

La honte que ressentent les glaneuses et glaneurs précaires est alimentée par les humiliations violentes subies en raison de leur pratique de récupération de nourriture. La dégradation publique à laquelle elles et ils sont exposés a pour effet de questionner leur identité et de semer une confusion entre ce qu'elles et ils sont dans le regard d'autrui et ce qu'elles et ils sont pour eux-mêmes. Ce faisant, plusieurs glaneuses et glaneurs se sont réfugiés dans des stratégies d'isolement et de fuite, notamment en niant leur pratique de glanage ou en encore en livrant un récit dont certains passages sont invraisemblables ou, pour le moins, sonnent incongrus, notamment en ce qui a trait à l'importance de la pratique dans leur approvisionnement alimentaire. Monsieur B, par exemple, s'est notamment défendu de ne pas être « un bon exemple pour [nous] » en réduisant ses activités de récupération à un passe-temps complètement désintéressé:

Ça m'amuse, moi. Vous êtes tombée sur la mauvaise personne. Il y a en d'autres... [...] parce que je suis plus ou moins dépendant. Je trouve, je viens, je fais un tour. Je trouve rien, qu'ils mangent de la colle! Je trouve, je prends. [...] Non non non. Je fais ça juste parce que ça m'amuse.

La dénégation, le repli sur soi et le secret sont autant de réactions révélatrices de la honte ressentie par les glaneuses et glaneurs. Le choix du ou des mécanismes de défense témoigne

de la façon dont chacune de ces personnes apprend à la supporter et à vivre avec elle : certaines ou certains le font en se cachant ou en la cachant, alors que d'autres essaient d'y échapper ou la camouflent avec d'autres sentiments.

Se nourrir avec des rejets de l'industrie alimentaire, propres à la consommation, certes, mais que les gens traitent comme des déchets, suscite dédain et mépris. La personne qui s'emploie à la récupération de nourriture s'expose à un jugement par lequel on la considère indigne de toute marque d'estime. Récupérer des déchets dans le but de les manger est un acte pouvant facilement évoquer l'image de la perte de son humanité. De ce fait, se nourrir avec des déchets, n'est-ce pas une façon de confirmer que l'on ne mérite que des déchets? Portée par cette conception, la récupération de nourriture apparaît comme une activité déshonorante, honteuse et humiliante, en raison de la forte connotation négative dans laquelle elle s'inscrit.

4.1.4 Un vécu stigmatisant

Une demande d'obtention de respect transcende le discours de Madame E: elle souhaite récupérer ses aliments sans être interpellée, bousculée ou encore violée dans son intimité. Comme nous l'avons rapporté précédemment, Madame E a été la cible de plusieurs comportements agressifs perpétrés par des marchandes et marchands. On a également tenté de lui faire peur en lui racontant des histoires dans lesquelles des glaneuses et glaneurs se seraient retrouvés enfermés et séquestrés dans des conteneurs à ordures, d'autres auraient subi des arrestations et auraient reçu des amendes, et d'autres encore auraient été contaminés et auraient développé des maladies suite à l'ingestion d'aliments. Outrée par la conduite du « gars des poubelles », Madame E dénonce l'attitude de surveillance qu'il manifeste à son égard, estimant que ce dernier ne cherche qu'à l'intimider et qu'à la harceler. Elle qualifie d'anormales de telles situations dans lesquelles « les gens veulent maltraiter le monde » et traite ceux et celles qui en sont porteurs « d'extrêmes dégoutants ». Dominée par des sentiments de rage et de haine, Madame E s'indigne devant ce rapport de force, le décrivant comme étant injustifié, immérité et ayant pour seul objectif d'accentuer une relation basée sur le pouvoir :

Quand ils maltraitent les pauvres sans défense, c'est de la lâcheté. Ils pensent qu'ils sont plus grands mais en fin de compte, ils deviennent plus petits. [...] Le monde qui insulte met le faible sous son pied pour se montrer plus haut. [...] C'est de la lâcheté, le monde qui essaie de prendre l'énergie d'un faible.

Madame E, comme la plupart des glaneuses et glaneurs victimes d'attitudes et de comportements désobligeants, choisit de ne pas riposter puisqu'elle souhaite éviter les « problèmes ». Elle se désole également devant les initiatives qui visent à filmer ou encore à photographier les glaneuses et glaneurs en pleine activité. Selon elle, de telles images ne peuvent servir qu'à dénoncer la présence de glaneuses et glaneurs dans le but de leur retirer l'accès au marché. Une telle situation aurait un effet dévastateur car il de leur retirer leur source d'approvisionnement alimentaire.

Se basant sur des auteurs en psychologie sociale et en sociologie (Crocker et al, 1998, 2000; Link et Phelan, 2001), Jean-Claude Croizet et Jean-Philippe Leyens (2003) définissent le stigmatisme comme une « caractéristique associée à des traits et stéréotypes négatifs qui font en sorte que ses possesseurs subiront une perte de statut et seront discriminés au point de faire partie d'un groupe particulier ». C'est ainsi que les glaneuses et glaneurs, en raison de leur agir particulier, deviennent cibles et victimes d'un discrédit profond les disqualifiant et les empêchant d'être pleinement acceptés par la société. L'apparition du terme *stigmatisme* remonte aux Grecs qui, à l'aide de marques corporelles faites au couteau ou au fer rouge, marquaient d'infamie les personnes au statut moral répréhensible.

Il est intéressant d'étudier les attitudes péjoratives manifestées à l'égard des glaneuses et glaneurs à la lumière de l'historique du ramassage et du traitement de l'ordure⁵³. À l'époque où l'idée de devoir payer pour la gestion des déchets n'était pas encore en vogue, les municipalités cherchaient à faire d'une pierre deux coups « en évacuant à la fois l'ordure et le vagabond, les puanteurs de l'immondice et l'infection sociale »⁵⁴. La collecte des ordures

53 En Rome Antique, l'Isanophorus, esclave du pot de chambre, est le serviteur du plus bas rang qui soit; en Inde, le Banghi, à la fois nettoyeur de latrines, éboueur et balayeur, appartient à la caste d'Intouchables; en Égypte, les Zabbalines, les chiffonniers-éboueurs, sont des chrétiens coptes ostracisés dans un pays à vaste majorité musulmane.

54 Corbin, 1982, p.109

était alors relayée aux prisonniers, aux mendiants, aux indigents et aux vieillards, car on estimait qu'il s'agissait là d'une manière de rembourser ou de compenser les dépenses que ces individus occasionnaient à la collectivité. Puis, jusqu'au milieu du 20^e siècle, la fouille des tas d'ordure s'est organisée sous les métiers de chiffonnier et de ferrailleur. Ceux-ci étaient pratiqués par des personnes à faible revenu et/ou des personnes marginalisées, notamment par les clochards, les immigrants et les ruraux nouvellement arrivés en ville. Sous prétexte qu'elles et ils contrevenaient aux modes de vie jugés acceptables, ces travailleuses et travailleurs de l'ordure ont été frappés de suspicion (Bertolini, 1990) et se sont vus accusés, à travers les époques, de la plupart des maux sociaux, dont les épidémies, les vols et les violences.

Puisque les gestes que posent les glaneuses et glaneurs rappellent ceux des travailleuses et travailleurs de l'ordure, elles et ils sont, eux aussi, identifiés à l'immondice en raison de leur proximité avec le déchet. Soulignons que les aliments que récupèrent les personnes qui glanent ne deviennent source de répulsion qu'une fois jetés seulement. C'est à ce moment que l'aliment ne se définit plus comme tel mais bien comme un déchet. Le déchet, à son tour, viendra se définir par le rang qui lui est attribué : celui du « bas », de l'« inférieur », de l'« impur », de l'« indigne », de l'« intouchable » (Dagognet, 1997). Puisque le mépris du déchet se conjugue généralement avec le mépris de celui qui le manipule (Bertolini, 2005), ce sous-produit stérile frappé d'une condamnation matérielle et morale s'associe au déchet social : au pauvre, au malpropre, au nauséabond et au dangereux.

Les déchets alimentaires récupérés par les glaneuses et glaneurs empruntent une connotation péjorative supplémentaire compte tenu qu'ils sont ingérés et se retrouvent dans le corps humain. Saadi Lahlou (1998), spécialiste des représentations sociales de l'alimentation, explique que le principe d'incorporation repose sur la croyance que l'homme devient ce qu'il mange. Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, les denrées que récupèrent les glaneuses et glaneurs sont propres à la consommation, mais demeurent des aliments que la masse des gens n'acceptent pas voir sur leurs tables. En raison de leur caractère impur, comment l'ingestion d'aliments considérés comme des ordures ne pourrait avoir pour conséquence la souillure du corps et la salissure de l'âme?

Les glaneuses et glaneurs rencontrés n'attribuent pas ces significations aux aliments qu'elles et ils manipulent. Monsieur C, par exemple, ne ressent aucune répulsion face aux denrées alimentaires qu'il récupère au marché parce que ce sont, selon lui, des « *leftovers* » et non des déchets. Monsieur C raconte d'ailleurs avoir déjà encouragé quelques personnes à tenter l'expérience de la récupération afin qu'elles puissent avoir accès à une plus grande diversité d'aliments. Ces dernières auraient toute décliné l'invitation en raison de l'aversion éprouvée quant à l'idée de toucher et de consommer de tels aliments :

La honte, non ça leur dégoûte. C'est le mot. Ça leur dégoûte le look, l'apparence. Le jugement de prendre les vidanges. On se comprend tout les deux. Ils ont l'impression qu'ils prennent, qu'ils fouillent dans les vidanges.

C'est également le cas de Madame F qui ne ressent pas de dégoût devant les rejets alimentaires puisqu'elle porte une attention particulière afin de sélectionner des produits non contaminés ou souillés. Elle récupère notamment des pains invendus confectionnés par *Première Moisson*⁵⁵ qui lui sont remis directement par une employée dans un grand sac de poubelle: « si on me dit madame vous voulez un pain?, oui. Mais, je ne prends pas ça dans les poubelles. On ne peut pas laver le pain. Il y a des microbes. »

En examinant la littérature scientifique sur l'estime de soi chez les personnes stigmatisées, Jean-Claude Croizet et Delphine Martinot (2003) proposent de s'intéresser aux stratégies psychologiques auxquelles ont recours les personnes stigmatisées pour construire, maintenir et protéger leur estime de soi. Ils recensent notamment les travaux de Crocker et Major (1989) qui ont observés pendant plus de vingt ans le niveau d'estime de soi de Noirs, Chicanos, femmes, homosexuels, délinquants juvéniles, personnes obèses, à retard mental, avec des problèmes d'apprentissage, physiquement handicapées et qui rapportent que les personnes stigmatisées sont davantage orientées à chercher à protéger leur estime de soi en raison des menaces potentielles liées à leur statut. Cette quête de protection peut amener une personne à se comparer de façon descendante, c'est-à-dire en sélectionnant des cibles de comparaison inférieures plutôt qu'avec des personnes dominantes. C'est de cette façon que

55 Première Moisson est une boulangerie bien implantée au Québec.

réagit Monsieur C en se comparant aux personnes prestataires de l'aide sociale qui récupèrent, elles aussi, de la nourriture sur les lieux du marché Jean-Talon. Il mentionne à plusieurs reprises que ces dernières laissent derrière elles des traces de leur passage, ce qui démontrerait leur manque de savoir vivre :

Je pourrais être sur le BS. Quand les gens ceux qui sont sur le BS traitent moins bien, bien proprement leur, l'endroit de résidus. Moins de conscience, sont pas conscients. Moi j'ai, je laisse proprement.

Rappelons que pour Erving Goffman (1975), la notion de stigmatisme implique moins l'existence d'un ensemble d'individu concret divisé en deux colonnes, les stigmatisés et les normaux, que l'action d'un processus social omniprésent qui amène chacun à tenir les deux rôles. Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue socialement produits en vertu de normes insatisfaisantes.

En conclusion, les glaneuses et les glaneurs semblent s'adapter tant bien que mal à la dévalorisation dont elles et ils sont victimes et qui les repousse au bas de l'échelle sociale. L'évaluation négative de leur identité amène ces personnes à s'interroger sur le sens qu'elles doivent elles-mêmes leur donner. Deux grandes options s'offriraient alors: la première serait d'accepter la définition négative que la société leur renvoie tandis que la seconde serait, à l'opposé, de refuser cette définition et d'y substituer une vision plus positive et plus riche de sens. Le développement d'une identité positive ne prémunirait toutefois pas la personne porteuse d'un stigmatisme contre les manifestations de rejet social portées à son égard.

4.1.5 En conclusion

Dans les pays du Nord, les activités de fouille aux fins de récupération sont généralement identifiées aux chômeurs. L'expérience des glaneuses et glaneurs en situation de précarité est marquée par la marginalité, la pauvreté, la non-insertion, le déclassement et la déqualification. Le manque matériel est vécu comme une épreuve, un combat de la survie, dans laquelle elles et ils font l'expérience de la déqualification. Leur expérience de récupération de nourriture s'accompagne également du sentiment d'injustice, d'un vécu d'impuissance ainsi que de l'absence de perspectives de changement. Leur identité sociale se

retrouve négociée entre les sentiments de honte, de découragement et d'inhibition mais aussi de l'agir, de la détermination et de la débrouillardise.

Guillaume Leblanc (2007) observe qu'une personne précaire est une personne chez qui au moins l'une des capacités fondamentales sans lesquelles il n'existe pas de vie humaine - la possession, l'action et la narration - a été fragilisée. Le processus de précarisation la prive de ses assises matérielles, pragmatiques ou symboliques, et la détache de ses capacités. Les témoignages Mesdames E et F ainsi que de Messieurs B et C révèlent que leur précarité se nourrit dans la misère, la marginalité et dans le mépris social. Leurs récits de débrouillardise nous apprennent que leur expérience de récupération de nourriture se tisse autour de normes stigmatisantes, déqualifiantes et moralisatrices, et de conditions d'existence difficiles où s'entremêlent un vécu de faim, de honte et de secret.

Les perceptions des gestes que posent les glaneuses et glaneurs précaires tendent à démontrer que leur pratique ne s'inscrit pas comme un « à-côté » de la société, mais bien comme un « en-dehors » du social marqué par une perte de liens sociaux et de sens. Cela rejoint les propos de Martine Xiberras (1998) qui a étudié les théories de l'exclusion et qui définit une personne exclue comme une personne rejetée hors des espaces, des marchés matériels ou symboliques, hors des valeurs communes. Pour cette auteure, les formes les plus visibles et les plus choquantes du processus d'exclusion résident dans le rejet hors des représentations normalisantes de la société où le modèle dominant est celui de l'Homo Economicus. Toute personne refusant ce modèle ainsi que toute personne incapable d'y participer, ce qui est le cas des glaneuses et glaneurs, devient exclue tant de la sphère de production que de la sphère de consommation. Écartés des biens et privilèges économiques, les glaneuses et glaneurs se déshabillent à participer au modèle normatif du « beau », du « bien », du « convenable » et du « performant ». Leur exclusion des échanges marchands les conduit à une rupture du lien économique, ce qui a pour effet de briser un des liens les retenant auprès des autres, ainsi que de fragmenter les représentations communes partagées.

Le vécu d'invisibilité sociale des glaneuses et glaneurs alimente une impression de non-importance sociale. Madame E et Madame F, par exemple, limitent leurs contacts avec les autres glaneuses et glaneurs en adoptant une posture plutôt discrète ainsi qu'une attitude très réservée. Lors des activités de récupération, Monsieur B et Monsieur C adoptent tous deux

une attitude similaire, mais perçoivent néanmoins les récoltes issues de leurs activités de récupération comme une fenêtre pour entrer en relation avec autrui une fois de retour à la maison, parce qu'ils y trouvent quelque chose à partager.

En conclusion, il nous apparaît erroné de prétendre que les pratiques de récupération de nourriture sont destructrices pour les glaneuses et glaneurs. Au contraire, les contraintes pécuniaires à l'origine du fardeau quotidien de l'approvisionnement alimentaire ainsi que les représentations violentes qui associent les glaneuses et glaneurs aux « rejets » et aux « déchets » qu'elles et ils récupèrent nous semblent davantage responsables de la douleur qui accompagne les souffrances vécues.

4.2 L'expérience des glaneuses et glaneurs aventuriers: un engagement désengagé

Parmi les répondantes et répondants interrogés, nous avons identifié Monsieur A ainsi que Madame D dans la catégorie des glaneuses et glaneurs aventuriers. Ces répondantes et répondants sont de jeunes adultes, fortement scolarisés, en provenance de la classe moyenne et pouvant être décrits comme étant socialement « allumés ».

Comme nous le verrons dans les paragraphes suivants, les glaneuses et glaneurs dits aventuriers pratiquent la récupération de nourriture parce qu'elles et ils souhaitent démontrer leur mécontentement et leur récusation des modes dominants de consommation dans nos sociétés actuelles. Ces personnes sont à la recherche d'habitudes et de comportements susceptibles de les positionner en harmonie avec leurs valeurs et leurs idéaux alors qu'elles mènent une certaine quête vers l'atteinte d'un équilibre avec l'environnement et une meilleure justice sociale. Ces glaneuses et glaneurs sont conscients que le fait de se nourrir à partir des poubelles n'est ni une pratique à la portée de tous ni une solution pour résoudre le gaspillage alimentaire. Leur action a cependant une portée symbolique certaine et des répercussions très concrètes dans leur quotidien.

4.2.1 Un vécu marqué par des choix de consommation

Le thème de la consommation responsable a fait l'objet d'un certain nombre d'études sous les termes de consumérisme politique, de consommation éthique, de consommation verte, de

consommation citoyenne, de consommation solidaire ou encore de consommation engagée. Ces différentes terminologies soulignent la responsabilité sociale des consommatrices et consommateurs dans l'acte de consommation (Ferrando Y Puig et Giamporcaro-Saunière, 2005; Quéniart, et al, 2008a, 2008b) et situent le geste de consommation comme un acte personnel de libre choix qui se répercute tant sur l'environnement familial que sur l'environnement communautaire (Mestiri, 2003).

La notion de consommation responsable, dont l'apparition du terme dans le vocabulaire québécois est relativement récente, renvoie, pour Christophe Dietrich (2004), à un refus de consommer de manière passive. La sociologue Anne Quéniart et al. (2007, 2008) relèvent une multitude de formes dans lesquelles les intérêts et les valeurs des citoyennes et citoyens consommateurs se transforment en gestes concrets qui s'inscrivent dans le quotidien: choix de moyens de transport écologiques (vélo, transport en commun ou co-voiturage), diminution de la consommation d'eau potable et d'énergie, participation à la collective sélective des matières recyclables, compostage domestique, boycott ou gestes de non-achat (travail des enfants, etc.), buycott ou appuis sous forme d'achat (commerce équitable, agriculture biologique), etc...

Les discours de Madame D et de Monsieur A s'inscrivent dans cette sensibilité aux conséquences tant écologiques qu'éthiques qu'entraîne la surconsommation ou la « mal-consommation ». Madame D explique récupérer parce que c'est pour elle « moins cher que d'acheter mais aussi, pour réduire la quantité de déchets ». Elle ajoute que la nourriture jetée qui se destine au dépotoir est généralement encore consommable, « alors pourquoi pas les récupérer »? Monsieur A, pour sa part, souhaite réduire l'impact de sa consommation en déviant du système une certaine quantité de nourriture :

Je trouve que c'est une forme de respect pour les autres êtres humains sur terre qui n'ont pas les moyens de se nourrir. [...] Je trouve que c'est une noble cause de récupérer plutôt que de laisser pourrir.

Tous deux sont préoccupés par les questions de pauvreté et de faim en décrivant l'adéquation qui existe entre, d'une part, la surabondance et, d'autre part, le manque. Les valeurs de ce glaneur et de cette glaneuse remettent en question les règles habituelles en matière de consommation en entrant en conflit avec les normes dominantes. Non seulement

tentent-ils et elle de poser des choix éthiques en diminuant le nombre d'aliments achetés, mais ils et elle le font en adoptant également une multitude d'autres gestes comme le recyclage, le compostage et le jardinage urbain qui viennent nourrir une réflexion plus globale et une philosophie de vie. En ce sens, leurs habitudes de récupération alimentaires sont le reflet de l'adoption de façons « autres » de consommer.

4.2.2 Un vécu de «chasseur de ressources»

Monsieur A, qui ne reçoit pas d'aide alimentaire sous quelque forme que ce soit s'approvisionne dans les supermarchés et les marchés publics. Il s'est senti interpellé par la récupération alimentaires afin d'éviter le gaspillage de produits frais et non pour des considérations financières : « C'est pas tant pour sauver de l'argent parce que je vais quand même au marché faire mon marché. » De la même façon, Madame D ne fréquente pas les organismes qui offrent une aide alimentaire. Elle dit « avoir assez d'argent pour acheter la nourriture à l'épicerie », « pas beaucoup » soit, mais « assez pour aller à l'épicerie ». Ses trouvailles au marché s'inscrivent comme « des choses supplémentaires » à ses achats qui complètent et diversifient son alimentation. Questionnée sur l'utilisation des denrées qu'elle récupère, Madame D développe sur le fait qu'elle n'a « pas de technique encore », mais souligne son désir d'« essayer de trouver une technique dans les prochaines semaines ». Elle dit récupérer les légumes en bon état pour ensuite essayer de trouver un repas qui inclut ces ingrédients. Au moment de notre rencontre, sa récolte est composée d'un céleri-rave, d'échalotes, de basilic ainsi que d'un plant d'aubergine qu'elle planifie de faire pousser dans son jardin. Elle cuisinera en groupe le soir même les aliments qu'elle rapportera.

Monsieur A, qui cuisinera pour lui et sa « compagne », se dit conscient que les fruits de sa récolte ne vont pas se conserver « *Ad vitam aeternam* ». Il songe à utiliser les légumes qu'il a récupérés pour préparer une omelette, agrémenter un plat de lasagne ou une salade. Il résume la chose en affirmant que « ça peut être récupéré, utilisable et consommable dans les deux-trois jours qui suivent ». Il explique également ne pas avoir choisi des artichauts parce qu'ils « étaient pas mal moisissus » contrairement aux courgettes qui semblaient « correctes » qui ont été sélectionnées comme s'il les achetait directement au marchand, c'est-à-dire en les « tâtant, en regardant si elles n'étaient pas trop molles, pas trop mûres ». Monsieur A suppose

qu'elles étaient dans un « carton » parce qu'elles n'étaient pas « d'une peau nette, franche » mais précise penser « que c'est quand même mangeable ».

Lorsque nous l'avons rencontré, monsieur A s'initiait à la récupération de « légumes qui traînent dans les cartons et qui s'en vont dans les vidanges », après avoir entendu parler de cette pratique dans son entourage. Il explique avoir pris l'initiative en raison de la rencontre du lieu où il se trouvait, de la disponibilité qu'il avait à ce moment, ainsi que du moment de la journée :

J'habite pas loin, et je suis passé en vélo. J'ai vu qu'il était 18h30 et je me suis dis, tiens, j'ai un peu de temps. J'avais une ex-codonatrice qui venait comme ça à la fin du marché autour de 18h00 -18h30. Je me suis dis, je vais essayer, je vais voir ce que ça donne.

Cet aspect de l'expérience de la récupération alimentaire rejoint la description que Gérard Bertolini (2005) fait des glaneuses et glaneurs, c'est-à-dire d'un « chasseur de déchets » recourant à son « flair » pour dénicher une « proie ». Il ajoute que la glaneuse ou le glaneur peut « être mobile comme un chien errant » ou encore « butiner comme l'abeille ».

En outre, Monsieur A envisage également de récupérer en groupe, « à plusieurs », de façon à transformer l'expérience en projet collectif : « Si on récupère tous les légumes, après c'est l'occasion de se faire un repas aussi ensemble, s'acheter une bouteille de vin. »

Ce projet rejoint les habitudes de Madame D, qui est généralement accompagnée d'une ou deux personnes. Elle dit se sentir mieux ainsi puisque récupérer des aliments en groupe lui permet de faire face plus facilement au regard d'autrui. Madame D arrive au marché généralement vers la fermeture, car « le monde laisse les légumes qui ne sont plus bons, qu'ils ne peuvent plus vendre, de dernière journée, [des aliments] bon pour cuisiner aujourd'hui ». Elle raconte préférer le dimanche de 17h00 à 18h00, car elle « trouve qu'il y a beaucoup de choses, oui, il y a plus de choses. ».

Les descriptions de Monsieur A et de Madame D rejoignent les propos de Christine César (2006) qui présente la glaneuse ou le glaneur comme un « chasseur de ressources », un « aventurier urbain qui tente d'optimiser toutes les opportunités de son milieu de vie ».

4.2.3 Une maîtrise sur son propre vécu

Lorsqu'elle tombe sur des tomates pourries, madame D confie que « c'est un peu dégueulasse », ce qui explique pourquoi elle porte des gants. Elle souhaite éviter d'être directement en contact avec des aliments dont l'état de déperissement pourrait l'indisposer. Elle précise notamment qu'elle n'aimerait pas faire comme l'un de ses amis qui récupère en hiver dans des « dumpsters », c'est-à-dire dans des containers à ordures dans lesquels il faut entrer tout son corps pour atteindre les aliments, car elle juge que « ça c'est un peu trop dégueulasse ». Elle préfère « prendre de petites choses avec [ses] mains, pour ne pas salir [ses] vêtements ». Monsieur A partage le même avis en indiquant qu'il ne manipule pas n'importe quelles substances mais travaille avec un certain raisonnement:

J'irais pas fouiller dans un sac poubelle plein d'autres ordures mélangées avec du plastique, des déchets, des sacs à papier gras, des mouchoirs, tout ça. Je fouille, je regarde quand même dans des cartons, des caquettes qui ont porté uniquement des légumes je pense. Les containers non, non. Non, pas pour une question d'image, mais plus que, je pense que ça ne vaut pas le coup d'aller fouiller là-dedans. C'est tout en train de macérer, c'est tout mélangé, surtout à ce moment, il fait très chaud. À mon avis, c'est plus potable.

Par ailleurs, Madame D précise que ses parents ne sont pas au courant de sa pratique de récupération de nourriture. Elle sait que ces derniers condamneraient cette habitude qu'ils qualifieraient de « dégoûtante », ne cesseraient de la questionner sur le « pourquoi », lui offriraient de l'argent et exigeraient d'elle qu'elle se trouve un emploi. La jeune femme, entre deux éclats de rire, assure avoir déjà un emploi et affirme ne voir aucune raison d'arrêter car, « c'est bon, c'est amusant, c'est de la bonne nourriture ». Pour ses parents, les poubelles servent à recueillir des déchets, des choses sales, des résidus, dans lesquelles leur fille ramasse des ordures en vue de les manger. Cette situation témoigne de l'éloignement idéologique qui existe entre leurs visions respectives.

Monsieur A confie également que ses parents ignorent qu'il récupère de la nourriture mais qu'il n'aurait aucun problème à les en informer. Il explique que ces derniers jardinent et que c'est peut-être pour cette raison qu'il se sent concerné par le gaspillage des fruits et légumes. En évoquant la question de la transmission de valeurs et de l'éducation qu'il a reçue, il suggère même que ses parents apprécieraient qu'il fasse attention à la nourriture, « qu'[il] ne jette pas, quoi » :

Et c'est sûr que mes parents, c'est sûr, les connaissant, moi, personnellement, mes parents, ça ne leur gêneraient pas du tout. Au contraire. Donc, je ne me sentirais pas du tout gêné de leur servir un plat à base de légumes consommables que j'ai récupérés au marché dans les ordures, dans les cartons. C'est pas dans les ordures.

Monsieur A reconnaît néanmoins qu'il puisse y avoir un aspect embarrassant dans le fait de fouiller dans les poubelles des autres. Il précise qu'il importe alors de gérer ses émotions de manière rationnelle, notamment en priorisant régulièrement la reconnexion avec les motivations qui accompagnent sa démarche :

C'est sûr qu'il y a un côté un peu gênant quand tu fouilles dans les cartons, tu te sens un peu euh.. Enfin, c'est à toi de te sentir confortable peut-être par rapport au regard des autres. Je suis comme un itinérant, mais en fait, je présente bien, je ne suis pas un itinérant. Il peut y avoir un côté un peu gênant de faire ça mais moi je me dis que je récupère des fruits et légumes qui ne seront pas jetés.

Au-delà donc d'une situation caractérisée par le besoin, l'expérience de récupération de nourriture de Monsieur A et de Madame D s'inscrit dans une logique où l'on choisit de ne pas payer pour ce à quoi il est possible d'avoir accès gratuitement. Soulignons par ailleurs que Monsieur A et Madame D récupèrent de façon sélective: il et elle ne recueillent que les produits les moins abîmés et ne s'approchent que des sites de dépôts qui nécessitent le moins de contacts avec des déchets non alimentaires ou encore avec des denrées en très mauvais état. Cette liberté de choix leur permet de conserver une grande autonomie dans leur expérience de récupération de nourriture ainsi qu'un plein sentiment de maîtrise sur leur vie.

4.2.4 En conclusion

En conclusion, manger des aliments récupérés dans les poubelles peut représenter une forme inusitée d'engagement dans la contemporanéité qui permet aux personnes de faire valoir simultanément leurs opinions et leurs valeurs. Ce sont l'indignation et le sentiment de révolte devant le gaspillage alimentaire ainsi que les inquiétudes alimentées par le potentiel

des nuisances causées aussi bien par le transport que par l'enfouissement des déchets⁵⁶, qui justifient l'action et la présence de Monsieur A et de Madame D au marché Jean-Talon. Sensibles aux conséquences tant écologiques qu'éthiques occasionnées par la surconsommation ou la « mal-consommation », les glaneuses et glaneurs aventuriers souhaitent participer à la déviation d'une certaine quantité de nourriture du marché de l'agro-alimentaire.

En pratiquant une consommation alternative, Monsieur A et Madame D sont à la recherche de l'harmonie entre leurs valeurs et leurs préoccupations environnementales. Il et elle perçoivent le fait de se nourrir à partir des « surplus » alimentaires comme un choix au-delà de la consommation responsable qu'offre, par exemple, l'achat de produits biologiques ou équitables. La récupération de nourriture est, de ce fait, pressentie comme une option à l'encontre la consommation, à laquelle se couple d'autres choix de vie qui s'inscrive dans la même lignée, notamment en matière de déplacement, soit par l'usage du vélo et/ou du transport en commun. Les participantes et participants parlent même d'une certaine reprise sur leur vie au regard des modes de consommations actuels. En ce sens, ces glaneuses et glaneurs ressemblent, par leurs discours et leurs pratiques, aux jeunes interrogés par Anne Quénart et al (2007, 2008), dont l'engagement passe principalement par d'autres formes de consommation – éthique, biologique, équitable - plus en accord avec leurs valeurs, et par le refus de la surconsommation et du gaspillage.

Cependant, à la différence de ces « consom'acteurs », et bien qu'ils se disent principalement préoccupés par l'aspect écologique et environnemental de la chose, les glaneuses et glaneurs aventuriers sont séduits par la variable gratuité qui entoure les activités de récupération de nourriture et par l'économie d'argent qu'elle permet de réaliser. Cette pratique suppose la possibilité de faire d'importantes économies dans le poste budgétaire consacré à l'alimentation, et conséquemment, de consacrer moins de temps à gagner de

56 Les matières résiduelles déversées en si grande quantité surchargent les sites d'enfouissement sanitaire. Leur décomposition contribue à l'émission de gaz à effet de serre car elle se déroule dans un contexte anaérobique (l'air ne circule pas) et produit du lixiviat (le jus d'ordures) qui contamine les nappes phréatiques en emportant sur son passage les métaux lourds.

l'argent, car le besoin en capital devient moindre. Or, en consacrant moins de temps au travail salarié, ces glaneuses et glaneurs disposent de davantage de temps pour mener à terme des projets personnels et de donner vie à leurs idéaux.

Enfin, soulignons que les glaneuses et glaneurs aventuriers disent vivre un certain plaisir à effectuer de la récupération de nourriture. C'est une activité qui prend, en quelque sorte, la forme d'un jeu ou d'une certaine quête. L'intention de poursuivre la pratique de récupération est conditionnelle à la perception de cohérence entre cette activité et leurs valeurs et besoins.

4.3 Des réalités partagées

Dans cette section, nous illustrerons la sous quelles formes la thèse des tenants de l'interactionnisme symbolique, qui avancent qu'il existe toujours une forme de solidarité de base entre les exclus⁵⁷, s'applique au cas de la récupération alimentaire. Ces auteurs soutiennent que des mécanismes internes de recomposition de l'ordre social dans un groupe surgissent dans l'agir, dans le partage du stigmate et de l'exclusion au quotidien. Les différentes conventions qui existent entre les glaneuses et glaneurs corroborent également les observations d'Albert Ogien (1999) qui avance que l'accomplissement de tout acte déviant oblige la déviante ou le déviant à respecter une série de règles. Or, de la même façon qu'il existe des conventions entre les glaneuses et glaneurs eux-mêmes, il existe également des conventions qui les lient avec d'autres individus avec qui elles et ils sont amenés à interagir lors de leur activité de récupération.

Bien que le vécu des glaneuses et glaneurs précaires ainsi que celui des glaneuses et glaneurs aventuriers semble différent à plusieurs égards, leurs expériences impliquent le partage d'au moins trois grandes réalités.

Une des premières préoccupations de toute glaneuse ou glaneur est de s'assurer que sa présence dérange le moins possible. Monsieur B, par exemple, vient généralement au marché

57 Bien que nous n'ayons pas développé une analyse des glaneurs et glaneuses aventuriers dans un cadre spécifique d'exclusion sociale, nous les traiterons comme tel car ils et elles se distinguent clairement des pratiques normalisées et acceptées par la société.

le soir vers 18h00 parce que des marchandes et marchands lui auraient indiqué qu'il n'avait pas le droit de « ramasser » avant cette heure, et par conséquent, qu'il ne pouvait « ouvrir les bacs ». Monsieur B ne voit dans cette situation aucun ennui parce qu'il dit respecter les commerçantes et commerçants, que « c'est leur travail ». Pour Monsieur A, cette préoccupation se traduit notamment par le respect du travail des éboueuses et éboueurs qui circulent sur le marché fin de journée, après sa fermeture. Il s'est dit préoccupé par l'importance de ne pas gêner ces travailleuses et travailleurs dans leurs tâches ou encore de les ralentir d'une manière ou d'une autre :

avec le camion de vidanges. Non, je ne sentais pas que je dérangeais. Pas du tout. Par contre, c'est sûr, faut faire vite. J'ai pas envie de gêner non plus leur travail, de les faire attendre, « attendez une minute, je vérifie avant que vous jetez tout ». On fait pas partie d'une entreprise, tu sais, on n'a pas un poste affilié à récupérateur, donc faut pas gêner les gars qui ramassent les ordures. Donc voilà, je pense c'est tout. Faut faire assez rapidement.

Madame D s'est dite également préoccupée par la crainte de déranger les vendeurs et vendeuses dans leur travail : « Et je veux pas être, enfin, je ne veux pas les gêner. » Monsieur C, pour sa part, a mentionné accorder une importance de premier plan au fait de « laisser propre » le site où il a récupéré des aliments. C'est pour lui une question de responsabilité personnelle face à l'image du marché :

Quand je m'en vais, je laisse des dépôts, jamais sales, je ne les jette pas à terre. J'enlaidis pas le dépôt, j'enlaidis pas le dépôt, je laisse le dépôt propre. Ça prend un petit peu de conscience, c'est pas donné à tout le monde, tu as raison. C'est pas tout le monde, si je laissais pas ça propre, les marchands n'apprécieraient pas. On se comprend tous les deux. La propreté ça dérangerait, quand on nettoie le soir, ça dérangerait. Le look, ça serait pas beau, l'apparence ça dérangerait.

Une seconde réalité que partagent les glaneuses et glaneurs nonobstant leur profil est le souci pour autrui. Il est arrivé, par exemple, que Monsieur B, durant l'entretien, salue une glaneuse et lui lance : « Allez-y madame, il y en a pour tout le monde. C'est pas à moi, c'est à tout le monde. » Monsieur C a renchéri cette vision de la récupération en tant qu'expérience collective en affirmant qu'il existe des règles entre les glaneuses et glaneurs que toutes et tous s'efforcent de respecter afin d'assurer un certain ordre : « On se salue, on se regarde et on partage. ». Ce dernier explique qu'il existe en quelque sorte une convention qui amènent les

personnes à partager les aliments qui sont disponibles entre elles, non pas via une redistribution mais via une cueillette cantonnée à la capacité de réutilisation de chacune et chacun. En laissant disponibles des aliments sur les sites de récupération, les glaneuses et glaneurs prennent uniquement ce dont elles et ils ont besoin et s'assurent, par le fait même, que celles et ceux qui passeront après pourront encore avoir accès à des aliments :

Mettons qui reste juste quatre pommes, par exemple, je vois quelqu'un d'autre arriver. J'en prends juste deux et je lui en laisse deux. Mais nous, on vide pas quand on sent qu'il y a en d'autre. Quand je suis le premier à 17h00, souvent je laisse du stock. Alors que si je suis le dernier, passé 17h30, très bientôt les vidangeurs, je laisse rien, je ramasse toute. Si il y a des belles poires, je fais ça le plus vite possible.

Enfin, un troisième aspect réunit les expériences des glaneuses et glaneurs. Que leur réalité s'est colorée par la précarité ou encore par la quête d'aventure, toutes et tous soulignent qu'un régime alimentaire de type « déchetarien » demande beaucoup de temps, d'organisation et de gestion. C'est ce qui en fait une pratique exigeante physiquement et psychologiquement et qui explique pourquoi elle ne peut se comparer, en terme d'investissement, à l'acte de faire son épicerie.

Ces exemples de vécu commun démontrent comment un acte peut être tenu pour déviant lorsqu'il est décrit à l'aide de critères relevant d'un certain ordre normatif. De la même façon, un acte peut être considéré comme normal s'il est analysé à l'aide de critères propres à un autre code normatif. Partant de ces constats, l'activité de récupération alimentaire à laquelle se prêtent les glaneuses et glaneurs que nous avons rencontrés, bien qu'elle soit inusitée et enfreigne les lois et les mœurs partagés par la société, respecte les principes généraux de la vie sociale et les règles d'interaction entre individus.

CONCLUSION

Des individus, partout autour de la planète, inventent quotidiennement mille et une manières de survivre en se livrant à différentes activités considérées plus souvent qu'autrement dévalorisantes. Bon nombre de ces actrices et acteurs de la débrouille, qui ne se rebutent pas à l'ingratitude relative des gestes qu'elles et ils sont amenés à poser, œuvrent dans le secteur informel de la récupération des déchets. Felicia Todor (1997), en plus d'analyser le cas d'Abidjan (Côte-d'Ivoire), recense notamment une série d'études de cas qui reposent sur la gestion intégrée des déchets en milieu urbain de certains pays du Sud : Montevideo (Uruguay), Bandung (Indonésie), Curitiba (Brésil). Marginaux urbains, paysans pauvres, salariés agricoles et enfants s'entassent dans les décharges de ces métropoles pour récupérer et revaloriser les déchets d'autrui.

Pour poser les conclusions de cette recherche exploratoire et en dégager les éléments les plus probants, nous résumerons d'abord brièvement nos hypothèses de départ ainsi que les liens pouvant être établis entre la récupération de nourriture et l'aide alimentaire. Puis, nous présenterons succinctement les aspects les plus marquants du vécu des glaneuses et glaneurs précaires ainsi que de ceux des glaneuses et glaneurs aventuriers à la lumière des analyses effectuées. Enfin, nous proposerons une articulation de la récupération de nourriture autour des notions de déviance et de déchets.

Dans le cadre de ce mémoire, nous souhaitons briser les tabous en allant à la rencontre des glaneuses et glaneurs du marché Jean-Talon afin de comprendre comment ces personnes vivent leur expérience de récupération de nourriture. Nous désirions connaître les raisons qui les ont poussés vers cette pratique, ainsi que le sens que prend ce mode d'approvisionnement alimentaire des plus marginaux. Notre entrée dans l'intimité des glaneuses et glaneurs nous a amené à valider nos hypothèses de départ en distinguant deux grands types de personnes qui pratiquent la récupération de nourriture. En effet, nous avons émis une première hypothèse selon laquelle les glaneuses et glaneurs ne récupéreraient pas que pour vivre; la signification qu'elles et ils donnent à leurs actes dépasserait le seul cadre de la survie en s'enracinant dans la recherche d'habitudes de vie pressenties comme cohérentes et permettant l'harmonisation

entre leurs valeurs et leurs habitudes de consommation. Cette description correspond aux personnes que nous avons désignées sous le vocable de *glaneuses et glaneurs aventuriers*. La seconde hypothèse que nous avons formulée posait la récupération de nourriture comme un phénomène relevant de l'indicible en raison du caractère déshonorant et honteux qui ternit la manipulation et l'ingestion de déchets. Cette hypothèse rejoint le vécu des *glaneuses et glaneurs précaires* qui doivent user de débrouillardise pour défier la rudesse de leur quotidien.

Nous souhaitons d'abord et avant tout comprendre comment l'expérience de récupération de nourriture diffère de l'expérience de l'aide alimentaire, un secteur très éclaté qui gagne en popularité depuis les années 1990. Notre questionnement était particulièrement nourri par les constats que tirent Jennifer Beeman et al. (1997) selon lesquels plusieurs personnes usagères de l'aide alimentaire se sentent infantilisés. Elles perçoivent les services qui leur sont apportés comme la confirmation de leur incapacité ou de leur incompetence à subvenir à leurs besoins ainsi qu'à ceux de leur famille. Ces chercheurs ont également démontré que la formule ne permet pas de résoudre les autres problèmes qui peuvent être rencontrés tels la rupture avec la plupart des réseaux sociaux, une faible estime de soi, les sentiments de honte, d'inutilité et d'impuissance. Christophe Rymarsky et Marie-Cécile Thirion (1997), qui ont également étudié les impacts de l'aide alimentaire, ajoutent que le recours de l'aide alimentaire peut avoir pour effet le découragement de toute mobilisation et de recherche d'issue ainsi que le repli sur soi.

Nos impressions nous exhortaient à poser la récupération de nourriture comme un moyen, pour celles et ceux qui y ont recours, de se dégager de la position d'assisté que leur confère l'aide alimentaire. En effet, cette formule exige que toute personne demandeuse de services s'identifie avec des documents officiels – preuve d'identité, de résidence et de revenus – et/ou se positionne en file d'attente, s'exposant ainsi au risque d'être reconnue et étiquetée. L'analyse des discours des répondantes et répondants nous ont amené à conclure que ce n'est pas une variable importante dans le choix de ces personnes de recourir ou non à la récupération. Pour Madame E, qui a l'habitude d'aller à l'église afin de se procurer du dépannage alimentaire, il n'y aurait pas de différence ces produits et ceux disponibles au marché. C'est également ce qui se dégage des dires de Monsieur C et de Madame E qui

fréquentent tous deux une cafétéria communautaire où il et elle prennent des repas régulièrement. Soulignons néanmoins que la pratique de récupération de nourriture permet une certaine forme de « liberté », puisque les glaneuses et glaneurs vont et viennent quand elles et ils le veulent et ne rendent de compte à personne.

Tout au long de ce mémoire, nous avons insisté sur la façon dont les glaneuses et glaneurs précaires peinent à bien se nourrir et à se nourrir suffisamment alors que la persistance de leur précarité transforme leur vie en lutte pour leur survie. La récupération de nourriture n'est que l'une des multiples manifestations de l'hostilité de ce quotidien dans lequel l'absence de plusieurs filets de sécurité sociale compromet la capacité d'assumer des obligations professionnelles, familiales et sociales (Wresinski, 1987). Puisque l'identité de ces glaneuses et glaneurs, comme celle de tout individu, résulte d'un processus complexe qui se forme notamment par leur rapport dialectique avec autrui, ces personnes parviennent difficilement à participer pleinement et se retrouvent exclus dans une société essentiellement axée sur la performance professionnelle et sur la réussite personnelle. Nous avons également constaté que, de façon générale, ces difficultés alimentent un lourd sentiment de découragement et de désarroi. La détresse générée par l'exclusion des principaux vecteurs d'intégration sociale que sont le travail, la consommation et la participation à un réseau relationnel s'accompagne néanmoins d'une certaine attitude de résilience. Bien que les témoignages des glaneuses et glaneurs précaires ne nous permettent pas d'affirmer qu'elles et ils expriment un refus de vivre de l'assistance, de la mendicité ou encore de la quête d'une aide alimentaire, ils confirment que, sans soutien, les personnes privées des sécurités de base ne peuvent, seules et par elles-mêmes, améliorer significativement leurs conditions de vie. Ces personnes se contentent, et ce, bien malgré elles et non sans difficulté, de survivre. Nous aimerions souligner au passage l'intelligence instrumentale dont font preuve ces personnes qui ont élaborés une stratégie non inscrite dans des données immédiates, à savoir, à inventer une solution à leur problème.

Bref, tout comme l'aide alimentaire, la récupération de nourriture ne devient ni un moyen ni un moment pour quiconque de se réactualiser ou d'acquérir des habiletés sociales. Ces deux modes d'approvisionnement alimentaires peuvent entraîner des effets pervers tels les

sentiments d'humiliation, de culpabilisation et d'incompétence chez les personnes qui y ont recours.

Les glaneuses et glaneurs aventuriers vivent une réalité distincte des glaneuses et glaneurs précaires. Pour ces personnes, la récupération de nourriture s'inscrit dans un mode de vie se voulant alternatif et porteur de revendications. Leur discours, construit de manière articulée, s'arrime à des motivations économiques, écologiques et sociales. Elles et ils appartiennent à des milieux socioculturels de niveau moyen à aisé et récupèrent de la nourriture de manière épisodique afin de compléter leurs achats. Bien qu'elles et ils ne soient pas totalement à l'aise avec leur pratique de récupération, les glaneuses et glaneurs aventuriers ne ressentent pas la même honte que les glaneuses et glaneurs précaires. Leur discours n'est pas celui de la recherche de l'autonomie ou encore de stratégies de débrouillardise, mais bien celui d'une consommation responsable basée sur des circonstances opportunes et dans un contexte où elles et ils conservent une maîtrise et un pouvoir sur leur destinée et sur leur vécu. La possibilité de recourir à l'aide alimentaire chez ces personnes est d'ailleurs exclue, car cette formule ne correspond ni à leurs besoins ni aux idéaux qu'elles souhaitent véhiculer. Ces glaneuses et glaneurs pourraient donc être décrits comme des consommatrices et des consommateurs « réfléchis » pour reprendre l'expression de Benoît Duguay (2005), qui s'est intéressé à la responsabilité du consommateur dans l'acte de consommer.

Puisqu'elles enjoignent ou préconisent des façons de faire et de penser, les normes sont utilisées pour juger de la convenance et de la justesse d'un comportement, d'une attitude ou d'une situation. Notre réflexion à partir des cadres théoriques de la sociologie de l'engagement et de la sociologie de la déviance nous a conduites à observer que toute personne n'adhérant pas au cadre normatif, peu importe ses motivations, peut être désignée comme un « dévieur » ou un « déviant ». La particularité de cette personne sera alors qualifiée de « déviance », car elle origine de la transgression d'une valeur ou d'une norme sociale relative à la conduite et aux attributs personnels jugée acceptables ou compréhensibles. En réinterrogeant les rapports que l'humain entretient avec ses déchets, nous avons pu observer la prévalence des représentations négatives, notamment de celles liant le déchet à une menace pour l'ordre social. En effet, il est généralement admis que les déchets sont des substances gênantes, répugnantes, inquiétantes et non rentables, ce qui

justifie pourquoi elles doivent être bannies et détruites. La pratique des glaneuses et glaneurs apparaît, par conséquent, comme un phénomène inadapté et impropre où se mêlent répulsion et attirance, culpabilité et passion. Par ailleurs, qu'elles et ils soient de type précaire ou aventurier, les glaneuses et glaneurs renvoient une image selon laquelle elles et ils sont des personnes engagées dans un refus de l'ordre social, puisque leur repli trace une frontière entre le monde de la masse des gens et leur monde.

Enfin, mentionnons qu'il serait intéressant d'étudier davantage le vécu des glaneuses et des glaneurs à partir d'une approche anthropologique des coutumes alimentaires, notamment en mettant en relation les apports théoriques des anthropologues Peter Farb et George Armelagos (1980) quant aux questions de goût et de dégoût ainsi que des comportements touchant les préférences alimentaires.

En terminant, nous souhaitons mentionner notre désir d'approfondir certaines des réflexions initiées dans ce travail de recherche exploratoire dans le cadre d'un projet de doctorat. En analysant le vécu des glaneuses et glaneurs, et plus particulièrement celui des personnes précaires, nous avons illustré comment ce phénomène, au-delà de l'acte de l'approvisionnement alimentaire, s'inscrit comme un acte social qui génère des émotions aussi diverses que l'accomplissement ou la honte, et qui est porteur de conséquences directes et indirectes ainsi que de significations. Nous souhaiterions documenter davantage le lien existant entre les inégalités sociales et leurs répercussions sur le quotidien des individus, notamment en poursuivant notre réflexion sur l'analyse des déterminants et des dimensions de la santé. Il nous semble intéressant de réfléchir à la santé en tant qu'état de bien-être et de capacité d'action pour les individus et les collectivités sur leur vie et leur milieu, et ce, à partir de la mise en place de conditions favorables au plan économique, social, culturel, environnemental et politique. Ce projet de doctorat représente pour nous une opportunité de continuer de faire le pont entre notre cheminement académique et notre milieu de pratique.

ANNEXE I

GLANEUSE AU MARCHÉ JEAN-TALON⁵⁸

58 Photographie prise en janvier 2009.

ANNEXE II

QUESTIONNAIRE UTILISÉ EN OCTOBRE 2008 DANS LE CADRE
D'ENTRETIENS EXPLORATOIRES.

- 1- Parle-moi de ton premier contact avec la récup de bouffe (quand, quoi, comment, avec qui, pourquoi)
- 2- Pourquoi fais-tu de la récup de bouffe?
- 3- As-tu l'impression d'atteindre tes objectifs via la récup de bouffe?
- 4- Qu'aimes-tu le plus avec la récup de bouffe? Et, de l'autre côté, qu'est-ce qui est le moins le « fun »? Comment te sens-tu quand tu fais de la récup de bouffe?
- 5- Est-ce que ton entourage (parents, amis, collègues) est au courant que tu fais de la récup de bouffe? Qu'en pensent-ils? En mangent-ils (ou mangeraient-ils) eux aussi?
- 6- Comptes-tu continuer de faire la récup de bouffe dans un moyen et long terme? Est-ce là une pratique que tu voudrais reproduire avec ton conjoint ou tes enfants?
- 7- Autres : commentaires ou anecdotes. As-tu quelque chose à ajouter sur la question?

ANNEXE IV

PLAN DU LIEU D'OBSERVATION⁵⁹.

Les kiosques identifiés par une couleur sont ceux qui sont ouverts douze mois par année. Ils sont encerclés par de murs et chauffés en période froide. Les marchands saisonniers se partagent les autres espaces.



⁵⁹ Carte tirée de <http://marchejeantalton.blogspot.com>

ANNEXE V

QUESTIONNAIRE UTILISÉ LORS DES ENTRETIENS DE MAI 2010

1. Quand
 - 1.1 Depuis combien de temps récupérez-vous des denrées alimentaires?
 - 1.2 Depuis combien de temps récupérez-vous des denrées au marché Jean-Talon?
 - 1.3 À quelle fréquence récupérez-vous des denrées alimentaires?
 - 1.4 À quel moment de la semaine et à quelle heure récupérez-vous des denrées alimentaires?
2. Qui
 - 2.1 Avec qui venez-vous récupérer des denrées alimentaires? Pourquoi?
 - 2.2. Pour qui les denrées alimentaires que vous recueillez serviront-elles?
3. Pourquoi
 - 3.1 Pourquoi récupérez-vous des denrées alimentaires?
 - 3.2 Avez-vous d'autres stratégies ou d'autres modes d'approvisionnement alimentaire?
4. Quoi
 - 4.1. Donnez-vous un nom à ce que vous faites? Comment désignez-vous l'activité de récupération alimentaire?
5. Comment
 - 5.1 Quels types de denrées récupérez-vous?
 - 5.2 Comment choisissez-vous les aliments que vous récupérez?
 - 5.3 Que faites-vous avec les denrées que vous récupérez?
 - 5.4 Comment transportez-vous les denrées que vous récupérez?
 - 5.5 Quels sont les modes de conservation des denrées alimentaires que vous recueillez?
6. Appréciation de l'expérience et du vécu
 - 6.1 Comment vous sentez-vous lorsque vous récupérez des denrées alimentaires?
 - 6.2 Vous sentez-vous observé/observée lorsque vous récupérez des denrées alimentaires?
 - 6.3 Comment vous sentez-vous face au regard que peuvent porter sur vous les gens qui vous observent?
 - 6.4 Est-ce que vos proches connaissent votre pratique de récupération de denrées alimentaires? Pourquoi?

ANNEXE VI

TABLEAU SYNTHÈSE RÉCAPITULATIF DES RÉPONDANTES ET RÉPONDANTS

Nom du glaneur	Sexe	Âge approximatif	Date de l'entretien	Profil de glanage
Monsieur A	M	~ 30-32 ans	30 mai 2010	Aventurier
Monsieur B	M	76 ans	12 mai 2010	Précaire
Monsieur C	M	54 ans	30 mai 2010	Précaire
Madame D	F	~ 22-24 ans	6 mai 2010	Aventurier
Madame E	F	~ 44-46 ans	21 mai 2010	Précaire
Madame F	F	Entre 40 et 50 ans	29 mai 2010	Précaire

BIBLIOGRAPHIE

Articles de journaux

AFP. « Plus d'un quart de la nourriture des États-Unis carrément gaspillée », *Le Soleil*, Cahier Actualités, 2 juillet 1997, p. 19.

Bérubé, Stéphanie. « Le grand gaspillage », *La Presse*, 19 décembre 2008.

Dufour, Valérie. « Aide alimentaire: le besoin croît sans cesse », *Le Devoir*, 4 novembre 1999, p. A6.

Lachapelle, Judith. « Un cadeau empoisonné? », *Le Devoir*, Les Actualités, 9 novembre 1999, p. A1.

Gladel, Cécile. « Combien ? Comment ? Pourquoi ? », *La Presse*, Cahier Actuel, 17 janvier 2007, p. 2.

_____. « Manger dans les poubelles », *La Presse*, Cahier Actuel, 17 janvier 2007, p.1

Mandard, Stéphane et Rafaële Rivais. « Ces poubelles qui regorgent de victuailles », *Le Monde*, 9 décembre 2009, p. 25

Mandelbaum, Jacques. « Bien sans maître glanés par maître sans bien », *Le Monde*, Culture p.30, 5 juillet 2000,

Morin, Annie. « Manger dans les poubelles pour dénoncer la surconsommation », *Le Devoir*, Cahier Affaires, 23 octobre 2008.

_____. « Un aliment sur deux va directement aux rebuts », *Le Devoir*, Cahier Affaires, 23 octobre 2008.

Paré, Isabelle. « Main basse sur la ville », *Le Devoir*, Cahier Actualités, 4 juillet 2009, p. A1.

Pascual, Julia. « Le glanage n'est plus tabou », *Libération*, no. 8657, 7 mars 2009, p. 6.

Pinson, Audrey. « Ils font leur marché dans nos poubelles », *Magazine Choc*, no 100, 17 décembre 2007, p. 94-97.

Sabourin, Clément. « Les glaneurs sont parmi nous », *L'Actualité*, 2008, vol. 33 no 19, p. 17.

Thibodeau, Marc. « Les glaneurs ratissent les marchés en France », *La Presse*, Cahier Affaire. 23 février 2009, p.1.

Quintal, Vanessa. « Le comble de la récupération: Miam, miam, les bonnes vidanges! », *Journal Voir*, 19 juin 2003

Monographies et articles scientifiques

Abric, Jean-Claude. 2001. *Pratiques sociales et représentations*, Presses universitaires de France, collection psychologie sociale, Paris, 252 pages.

Baudrillard, Jean. 1970. *La société de consommation, ses structures, ses mythes*, Éditions Denoël, Paris, 316 pages.

Becker, Howard S. 1995. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 247 pages.

Beeman, Jennifer (dir. publ). 1997. « Les groupes d'aide alimentaire pour les personnes défavorisées, lieux de sociabilité ou gestion de la pauvreté? », dans *Cahiers de recherche sociologique*, no 29, Montréal, pp. 43-58

Berger, Peter L. et Thomas Luckmann, 1966. *The social construction of reality a treatise in the sociology of knowledge*, Garden City, New York 203 pages.

Bertolini, Gérard. 2006. *Le déchet, c'est pas moi, c'est les autres*, Éditions Érès, Ramonville Saint-Agne (France), 189 pages.

_____. 1990. *Le marché des ordures*, L'Harmattan, Collection Environnement, Paris, 206 pages.

_____. 1983. *Eau, déchets et modèles culturels – alternatives au tout-à-l'égout*, Éditions Entente, Paris, 230 pages.

_____. 1978. *Rebuts ou ressources? La socioéconomie du déchet*, Éditions Entente, Paris, 152 pages

Becquet, Valérie et Chantal de Linarès. 2005. *Quand les jeunes s'engagent : entre expérimentations et constructions*, L'Harmattan, collection Débats jeunesse, Paris, 188 pages.

Blumer, Herbert. 1971. « Social problems as collective behavior », *Social problems*, vol. 18, no. 3, pp. 298-306.

Boudon, Raymond. 1977. *Effets pervers et ordre social*, Presses Universitaires de France, Sociologies, Paris, 286 pages.

_____. 1979. *La logique du social : introduction à l'analyse sociologique*, Hachette, Paris, 275 pages.

_____. 1986. « Individualisme et holisme dans les sciences sociales » dans Birnbaum P. et J. Leca, *Sur l'individualisme*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, pp.45-59.

_____. 1992. *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Fayard, Points, Paris, 325 pages.

_____. 2002. «Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique?» *Sociologie et société*, vol. 34 n°1, pp. 9-34

Boudon, Raymond et François Bourricaud. 1982. *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 651 pages.

Brassard, Pierre. 2002. *Analyse des théories du comportement électoral selon l'individualisme méthodologique*, mémoire présentée comme exigence partielle de la maîtrise en science politique, UQÀM, 101 pages.

Bresson, Maryse. 2010. *Sociologie de la précarité*, Éditions Armand Colin, collection Domaines et approches, Paris, 126 pages.

Buechler, Steven M. 2000. *Social movements in advanced capitalism: The political economy and cultural construction of social activism*, New York, Oxford University Press, Oxford, 240 pages.

Bugnet, Delphine (dir. publ). 2002. « Le glanage, entre nécessité et tradition », Dans *Alimentation et Précarité*, bulletin de liaison trimestriel du CERIN destiné aux professionnels et bénévoles impliqués dans la prise en charge et l'aide aux populations démunies, pp. 2-4

Camacho, Martine. 1986. *Les poubelles de la survie. La décharge municipale de Tananarive*, L'Harmattan, collection Villes et Entreprises, Paris, 207 pages.

Centraide, 2000. *Au-delà du don de nourriture, soutenir l'autonomie*, Résumé des orientations en matière de sécurité alimentaire adoptées par le Conseil d'administration de Centraide du Grand Montréal, Montréal, le 2 mai 2000.

César, Christine. 2009. « Faire les poubelles pour manger : l'écosystème fragile du glaneur », dans *La santé de l'homme*, dossier Populations précarisées : l'accessibilité de l'alimentation, sommaire no 402, pp. 33-35

_____. 2007. « Comportements alimentaires et situations de pauvreté : Aspects socio-anthropologiques de l'alimentation des personnes recourant à l'aide alimentaire en France », Étude Abena 2004-2005, Institut de Veille Sanitaire (INVS), 108 pages.

- Châtel, Viviane. 2008. « Au-delà de la vulnérabilité sociale, la vulnérabilité symbolique » dans Châtel V. et Roy, S., *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social*, Presses de l'Université du Québec, Québec, pp. 201-239
- Corbin, Alain. 2008. *Le miasme et la jonquille : L'odorat et l'imaginaire social aux XVIIIe et XIXe siècles*, Aubier-Montaigne, Paris, 334 pages.
- Croizet, Jean-Claude et Delphine Martinot. 2003. « Stigmatisation et estime de soi », dans J.-C. Croizet et J.-P. Leyens, *Mauvaises réputations. Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*, Armand Colin, Regards psychosociaux, Belgique, 299 pages.
- Dagognet, François. 1997. *Des détritits, des déchets, de l'abject. Une philosophie écologique*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, collection les empêcheurs de tourner en rond, 230 pages.
- Dietrich, Christophe. 2004. «Le développement de la cohésion sociale par la responsabilisation des citoyens dans leurs comportements de consommation.» *Tendances de la cohésion sociale*, no 12, Engagement éthique et solidaire des citoyens dans l'économie: une responsabilité pour la cohésion sociale, Éditions du Conseil de l'Europe, Strasbourg, pp. 133-154.
- Douglas, Mary. 1971. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, La découverte, Paris, 201 pages.
- Duguay, Benoît. 2005. *Consommation et image de soi : dis-moi ce que tu achètes*, Liber, Montréal, 149 pages.
- _____. 2007. *Consommation et luxe : la voie de l'excès et de l'illusion*, Liber, Montréal, 147 pages.
- Edwards, Ferne et David Mercer. 2007, « Gleaning from gluttony: an Australian youth subculture confronts the ethics of waste », *Australian Geographer*, vol. 38, no. 3, pp. 279-296
- Eikenberry, Nicole et Chery Smith. 2005. « Attitudes, beliefs, and prevalence of dumpster diving as a means to obtain food by Midwestern, low-income, urban dwellers », dans *Agriculture and Human Values*, no. 22, pp. 187-202
- Elias, Norbert. 1993. *Engagement et distanciation, Contributions à la sociologie de la déviance*, Fayard, Paris 258 pages.
- Ferrando Y Puig, Judith et Stéphanie Gimamporcaro-Saunière (dir. publ). 2005. *Pour une «autre» consommation. Sens et émergence d'une consommation politique*, L'Harmattan, Paris, 246 pages.

Ferrell, Jeff. 2006. *Empire of scrounge: Inside the urban underground of dumpster diving, trash picking and street scavenging*, New York University, 222 pages.

Forest, Jean. 1999. *Le don de nourriture a-t-il un prix? Un questionnement communautaire*, édité par la Table de concertation sur la faim et le développement social du Montréal métropolitain, Collection les cahiers de la Table, no 4, Montréal.

Gagné, Learry. 2003. *Les fondements rationnels et émotifs des normes sociales*, Groupe de recherche en épistémologie compare, cahiers d'épistémologie, no 2003-18, 29 pages.

Garfinkel, Harold. 1967. *Studies in ethnomethodology*, Prentice Hall, Englewood Cliffs (New Jersey), 288 pages.

De Gaulejac, Vincent. 2008. *Les sources de la honte*, Desclée de Brouwer, Paris, 316 pages.

Goffman, Erving. 1975. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Les Éditions de minuit, Paris, 175 pages.

_____. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne 1: La présentation de soi*, Les éditions de minuit, Paris.

Gouhier, Jean. 1999. « Géographie des déchets », dans *Déchets : l'art d'accommoder les restes*, Centre Georges-Pompidou, Paris.

_____. 1999. « La marge, entre le rejet et intégration », dans *Le déchet, le rebut, le rien*, Champ Vallon (Seyssel), p. 80-89.

Grell, Paul. 1985. *Étude du chômage et des ses conséquences les catégories sociales touchées par le non-travail : histoires de vie et modes de débrouillardise*, Groupe d'analyse et des politiques sociales, École de service social, Université de Montréal, 440 pages.

Heilbrunn, Benoît. 2005. *La consommation et ses sociologies*, Armand Colin, Collection 128, Paris, 126 pages.

Imbs, Paul (dir. publ.). 1978. Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle. Tome 6, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris.

Ion, Jacques. 1997. *La fin des militants?*, Éditions de l'Atelier, Paris, 123 pages.

Jacques, Julie. 2009. *Sens et portée de la consommation responsable chez les jeunes*, Thèse présentée comme exigence partielle du doctorat en sociologie, UQAM, 182 pages.

Jauzion, Catherine. 2008. *Entrepreneuriat et travail dans un commerce engagé: exploration du sens et panorama des pratiques des acteurs*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sociologie, UQAM, 137 pages.

- Juteau Lili. 1990. *La faim au Québec*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sociologie, Université de Montréal, 120 pages.
- Kovess-Masféty, Viviane. 2001. *Précarité et santé mentale*, Doin, Collection Références en psychiatrie, France, 103 pages.
- Ladrière, Jean, Jacques Lecarme, et Christiane Moatti. « Engagement », encyclopaedia universalis en ligne, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/engagement/#>
- Lafontant, Jean et Simon Laflamme. 2008. *Initiation thématique à la sociologie*, Prise de parole, Cognito, Ottawa, 468 pages.
- La Rosa, Emilio. 1998. *Santé précarité et exclusion*, Presses Universitaires de France, Collection Le Sociologique, Paris, 222 pages.
- Le Blanc, Guillaume. 2007. *Vies ordinaires vie précaires*, Éditions du Seuil, La couleur des idées, France, 291 pages.
- Le Gros, Michel. 1994. « Pauvreté, précarité, capabilité: vers une recherche d'indicateurs », dans *La santé, indicateur d'environnements*, Actes du VII Congrès National des Observatoires Régionaux de Santé.
- Lhuillier, Dominique et Yann Cochin. 1999. *Des déchets et des hommes*, Desclée de Brouwer, Collection sociologie clinique, Paris, 185 pages.
- Marchand, Anne (dir. publ.). 2005. « La consommation responsable. Perspectives nouvelles dans les domaines de la conception de produits », dans *Nouvelles Pratiques Sociales*, vol 18, no 1, pp. 39-56
- Mead, Georges Hebert. 1934. *Mind, self and society*, University of Chicago Press, 401 pages.
- McIntyre, Lynn. 2003. « Food security: More than a determinant of health », dans *Policy Options*, pp. 46-51
- Mestiri, Ezzedine. 2003. *Le nouveau consommateur : dimensions éthiques et enjeux planétaires*, L'Harmattan, Paris, 219 pages.
- Milan, Anne. 2005. « Volonté de participer : l'engagement politique chez les jeunes adultes », *Tendances sociales canadiennes*, Statistique Canada, no 79, pp. 2-7
- Moisson Montréal, « À table tout le monde », rapport annuel 2009-2010, 17 pages.
- Ogien, Albert. 1995. *Sociologie de la déviance*, Armand Colin, Paris, 231 pages.

Olivier, Chris, Chantal Nicolaï et Hadrien Riffaut. 2009. *Les glaneurs alimentaires*, Rapport d'étude qualitative remis à la DIISES pour le Haut-Commissariat aux Solidarités Actives contre la Pauvreté, Centre d'études et de recherche sur la pauvreté, 92 pages.

_____. 2010. *Glaneurs dans les villes*, Étude monographique, Centre d'études et de recherche sur la pauvreté, 139 pages.

Pacciarella, Corinne. 2004. *Les marchés publics*, Corporation de Gestion des Marchés Public de Montréal, 31 pages.

Quénart, Anne. 2008. «Consommation responsable et préoccupations éthiques», dans Gaudet, S., Quénart A., *Sociologie de l'éthique*, Montréal, Éditions Liber, p. 132-150

Quénart, Anne et Julie Jacques. 2004, *Apolitiques, les jeunes femmes?*, Éditions du Remue-Ménage, Montréal, 154 pages.

Quénart, Anne, Julie Jacques et Catherine Jauzion. «Consommer autrement : une forme d'engagement politique chez les jeunes», dans *Nouvelles pratiques sociales*, Vol.20, No.1, pp. 181-195.

_____. 2006 «Le commerce équitable: un moteur de transformation chez les consommateurs», dans *Économie et solidarité*, Vol. 37, No.2, pp.57-73.

Roudet, Bernard et Olivier Galland. 2001. *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, L'Harmattan, collection Débats jeunesse, Paris, 239 pages.

Rouffignat, Joël, Simon Racine et Éline Côté. 1996. *Appauvrissement, aide alimentaire et organismes communautaires : de la compréhension à l'action, rapport de recherche*, Table d'interaction sur la faim de Québec, Moisson Québec, centre de recherche en aménagement et développement de l'Université Laval, Québec, 265 pages.

Rymarsky, Christophe et Marie-Cécile Thirion. 1997. *La faim cachée : une réflexion critique de l'aide alimentaire en France*, Éditions Charles Léopold Mayer, Dossier FPH no DD81, Paris, 73 pages.

Sabourin, Paul et Josée Lacourse. 2003. « L'aide alimentaire comme observatoire des formes contemporaines de la pauvreté », *Action nationale*, vol. 93, no 9-10, pp.81 à 99

Sabourin, Paul, Roch Hurtubise et Josée Lacourse. 2000. *Citoyens, bénéficiaires et exclus : usages sociaux et modes de distribution de l'aide alimentaire dans deux régions du Québec : la Mauricie et l'Estrie*, Rapport remis au Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS), 368 pages.

De Silguy, Catherine. 1989. *La saga des ordures du Moyen-Âge à nos jours*, Éditions de l'Instant, Collection Griffures, Paris, 192 pages.

Sylvestro, Marco. 2007. « Politisation du quotidien et récupération alimentaire à l'ère de la bouffe-minute », *Revue Possibles*, vol. 32 nos 1-2, pp. 74-91

Tarasuk, Valery. 2001. *Document de travail sur l'insécurité alimentaire individuelle et des ménages*, Santé Canada, 116 pages

Todor, Felicia. 1997. *La contribution du secteur informel à l'offre des services publics. Étude de cas sur les activités informelles de collecte et de récupération des déchets à Abidjan, Côte d'Ivoire*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en science politique, UQAM, 113 pages.

Tsering, Chokey. 2007. *Bilan-Faim 2006*, L'enquête annuelle des programmes de secours alimentaires d'urgence au Canada, étude réalisée pour l'Association canadienne des banques alimentaires (ACBA), 50 pages.

Vautier, Claude. 2002. *Raymond Boudon : vie, œuvres, concepts*, Ellipses Éditions Marketing S.A., Paris, 96 pages.

Venne, Michel. 2005. « Jeunes et lucides », dans Fahmy M. et Robitaille A (dir.), *Jeunes et engagés*, Montréal, Fides, pp. 6-8.

Wresinski, Jean. 1987. « Grande pauvreté et précarité économique », dans *Journal officiel*, no 6, Paris.

Xiberras, Martine. 1998. *Les théories de l'exclusion*, Armand Colin, Références sociologie, Paris, 242 pages.

Reportages audio et vidéo

Belzile, Louis. « Freeganisme: des vitamines dans le conteneur à déchets », *Vous êtes ici*, Première chaîne de Radio-Canada, 23 octobre 2008, http://www.radio-canada.ca/audio-video/pop.shtml?urlMedia%3Dhttp://www.radio-canada.ca/Medianet/2008/CBF/VousEtesIci200810232006_2.asx

Bertrand, Jacques. « Les déchetariens ou la récupération alimentaire », *Macadam Tribu*, Première chaîne de Radio-Canada, 19 octobre 2007, http://www.radio-canada.ca/emissions/macadam_tribus/2008-2009/chronique.asp?idChronique=45700

Brault, Geneviève. « Quelle ordure! », *109*, RDI, <http://www.109-tv.com/emission.php?id=9>

Roy, Madeleine. « Génération engagée », *Enjeux*, Radio-Canada, 7 mars 2006, www.radio-canada.ca/actualite/v2/enjeux/niveau2_7467.shtml#

Filmographie

Varda, Agnès, 2000. *Les glaneurs et la glaneuse*, Ciné Tamaris, France, 82 minutes.

Seifert, Jeremy, 2010. *Dive! Living off America's waste*, Compeller Films, États-Unis, 55 minutes.